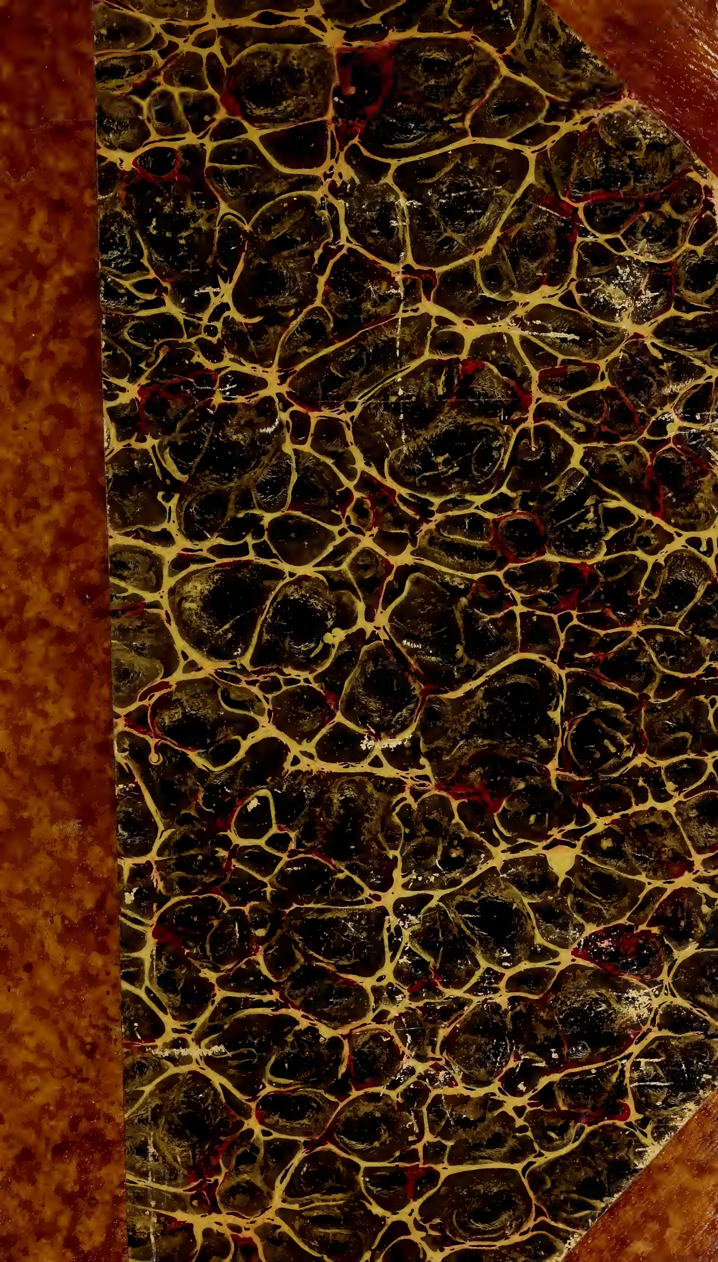
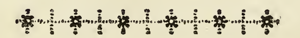


$350

Hemmings

ESSAI
HISTORIQUE
SUR LES ARTS
ET
SUR LEUR PROGRÈS EN DANNEMARC.

Publié à l'occasion du Sallon de l'Académie Royale de Charlottenbourg.



A COPENHAGUE, chez Cl. Philibert.

1778.

A

MADEMOISELLE

JULIE

BARONNE

DE SCHIMMELMANN.

Les Anciens adoraient toutes les vertus comme des Divinités. C'eſt qu'il eſt impoſſible de méconnaître leur origine divine. Celle des arts n'eſt pas moins ſublime. Enfans du goût & du génie, ils nous menent à la contemplation de la Divinité & ſervent d'offrande à la Beauté dont ils portent le caractere.

C'eſt

C'est sous ce titre, Mademoiselle, que je Vous offre un ouvrage qui parle des Arts. Si Vous le trouvez imparfait, le sujet qu'il traite en fera l'apologie. Entraîné par lui à la méditation du beau, des graces & du génie, & pénetré de l'admiration qu'ils inspirent, j'ai cru tout dire en plaçant Votre nom à la tête de mes réflexions.

AUGUSTE HENNINGS.

ESSAI



ESSAI

SUR LE PROGRÈS DES ARTS EN DANNEMARC.

IL est beau de voir autour des trônes la ſageſſe, les mœurs, & les muſes. Eclairer l'eſprit, ramener de leurs erreurs les hommes toujours prêts à ſe

dépraver, former le goût, c'eſt ériger ſon Siecle en monument de ſa gloire & transmettre aux Siecles futurs une grandeur immortelle. C'eſt ainſi qu'on cite encore le Siecle d'Auguſte, de Trajan, de Marc-Aurele.

La pompe des fêtes éblouit un inſtant, la magnificence des Rois ne fait ſouvent que parer la miſère des peuples, les plaiſirs du faſte ſervent ordinairement de voile à la gêne & à l'ennui. Nous avons vu des Rois épuiſer leurs finances pour éblouir un inſtant. Egalement blâmables dans le but qu'ils ſe propoſerent & dans les moyens qu'ils choiſirent, ils ne connurent jamais la grandeur d'un Roi qui marche à l'immortalité en ſécouant le flambeau du génie & allumant des feux céleſtes ſur l'autel de la vérité.

Les fêtes vraîment dignes d'un Roi ſont celles que l'éclat du génie & des vertus environne & que les acclamations du public accompagnent. Lorſque le goût place dans ſon temple l'image de ſon bienfaiteur, qu'il anime la toile du peintre & le marbre du ſculpteur pour former un organe à ſa reconnaiſſance; que le poëte, dédaignant les fades éloges, immortaliſe les vertus qui excitent ſes chants, & que la muſique éléve ſes choeurs harmonieux pour célébrer les faits illuſtres des héros de l'humanité & les douces paſſions qui ſont le charme de la vie; lorſque la campagne retentit des cris de l'allégreſſe & de la liberté, & que les villes étalent le beau ſpectacle d'une induſtrie encouragée & recompenſée, c'eſt alors qu'un Souverain marche tou-

jours au milieu des fêtes & que chaque pas le mene à la gloire la plus douce & la plus humaine, celle d'éclairer les hommes & de les rendre heureux.

Arts charmans, triomphe du génie & de la nature! Ceux qui vous contemplent trouvent votre éloge dans les feux de l'enthousiasme que vous allumez. Vos plaisirs purs élévent l'ame, votre commerce adoucit le cœur sans l'amollir, & si vous n'inspirez pas des vertus, vous préparez du moins l'homme qui vous cultive, à leurs douces impressions & leur ouvrez l'accès à son ame par votre sublime prestige. Orphée en éclairant les hommes, au son de sa lyre, changeait le pays barbare & sauvage des Thraces en champs fertiles; & l'imagination, surprise de ce prodige, croyait qu'il

avait ſu animer les arbres, & ſoumettre les habitans des forêts à la magie de ſes divins accords. Le mode Phrygien & Lydien ſont encore connus, la compoſition de notre Handel nous rappelle ce célébre Timotée qui tour à tour adouciſſait & aigriſſait l'ame d'Alexandre. Les Grecs firent de la muſique un point de légiſlation; les Philoſophes la mêlerent dans leurs dogmes. Beaux-arts, émanation du feu céleſte! Non, vous n'êtes pas un paſſe-temps frivole, le Ciel n'a pas accordé ſes dons les plus rares, les tréſors du génie & du goût, pour être les miniſtres de l'orgueil & de l'ignorance. Vos productions ne ſont pas faites pour décorer la demeure d'un Satrape qui vous dédaigne, ou pour enrichir des Cabinets où le connaiſſeur oiſeux promene

ſa ſtupide admiration. Quoi ! le Beau n'exercerait-il pas ſur nous ſon empire, & la grandeur ne ſerait-elle pas faite pour attirer nos regards ? L'homme ne ſerait-il eſtimé qu'autant qu'il eſt craint, & les charmes puiſſans de la beauté n'inſpireraient-ils qu'un ſentiment paſſager ? Ah ! s'il en était ainſi les femmes auraient tort d'être belles & les hommes d'aimer les vertus. Pour recompenſer les unes & pour encourager les autres il faut que notre imagination, ſaiſie d'admiration, place la beauté au rang qu'elle mérite, il faut que les caractères mâles & héroïques trouvent des autels parmi nous. C'eſt aux arts de les élever ; c'eſt à eux de détruire le faux éclat de la prévention & de dire hardiment à nos contemporains, ce que le temps dira à la poſtérité,

rité, Illuſion diſparaiſſez, Voici ce qui eſt grand, Voilà ce qui eſt petit! C'eſt à eux d'influer ſur le goût, les mœurs, la politique & la religion des peuples; de former l'eſprit pour le beau & le ſublime, & d'éloigner de nos Societés ces amuſemens frivoles qui le retréciſſent & l'énervent. Plus les arts ſe feront aimer, plus les hommes trouveront de charmes à penſer, & de bonheur à être ſenſibles!

Je n'ai pas pû ſupprimer ces idées qui ſe préſentaient naturellement, lorſque je pris la plume pour parler des arts & des progrès qu'ils ont fait à Copenhague. En entrant dans le Sallon d'expoſition, à l'Académie de Charlottenbourg, Voyons, me dis-je, avant que d'examiner le mérite des artiſtes & la beauté de leurs productions, voyons

voyons quel ſera le langage des talens. Fideles interprêtes des mœurs & de la façon de penſer du Siecle, ils nous expoſeront l'hiſtoire muette de nos temps, la peinture du caractere des arts, la ſuite des hommes mémorables qui ont mérité l'attention du public, les traits de vertu qui ont frappé l'imagination des gens à talens. Je chercherai dans les ouvrages que je parcourrai, les grandes idées que les protecteurs des arts ont répandues, & je verrai avec plaiſir leur triomphe ſur les productions vénales que la flatterie & les beſoins ont arraché au talent malheureux. Combien de fois n'ai je pas déploré le ſort d'un peintre, qui, émule de la nature, n'était pas le maître d'en choiſir les beautés & qui vendait ſon talent aux défectuoſités de ſes originaux que le

le bon goût & les graces fuyaient également. De nos jours le célébre Graff, négligé dans ses foyers, parcourt les pays voisins pour trouver de l'ouvrage, & son génie qui l'appelle au rang des Battoni & des Reynolds reste sans encouragement. Il a pu s'essayer rarement dans la grande composition, à l'exception d'un tableau de famille, du portrait de la Brandes, Actrice, dans le rôle d'Ariadne, tableau poëtique & charmant qu'on regrette de ne voir peint que jusqu'aux genoux, & d'une copie de la Madeleine de Pompeo Battoni pour le Prince Orlow, qu'on peut citer parmi les originaux, parcequ'elle en a toutes les beautés. Il aurait pu lui arriver la même chose qui arriva au portrait de Léon X. fait par Raphael, dont „ André del Sarte fit une

copie

„ copie ſi exacte que non ſeulement le „ Duc de Mantoue, à qui Octavien de „ Medicis l'envoya, la prit pour le „ tableau de Raphael, mais que même „ Jule Romain y fut trompé, quoiqu'il „ eut vu faire l'original. Si M. Graff, voyait ſon talent eſtimé comme celui de Largilliere l'était de ſon temps, & comme celui de Reynolds l'eſt de nos jours, il aurait bientôt la célébrité de ces deux peintres. Il a le pinceau ſi vrai & le tact ſi ſûr qu'il rend la nature telle qu'on la voit, & par cette raiſon il ne devrait peindre que les beautés & les merveilles qu'elle offre & qu'il ferait revivre dans l'imitation. Mais obligé de faire des portraits, rarement intéreſſans, ſouvent ingrats, il eſt toujours détourné de la carriere à laquelle ſon génie le pouſſe, &

forcé

forcé de ſe prêter aux caprices de ceux dont le mauvais goût s'érige en cenſeur des talens. Les hommes devraient reconnaître que les efforts de l'art ſont inutiles lorſque la nature a refuſé la beauté aux objets qu'ils voudraient immortaliſer, qu'ils gênent le génie par des complaiſances inutiles, & que la nature, ſage dans ſes laideurs même, rejette les embelliſſemens qu'ils exigent; mais aimant à ſe faire illuſion, ils attribuent à l'art les rigueurs de la nature & déprécient le peintre qui rend les objets tels qu'il les voit. Si d'un côté M. Graff eſt négligé, on prône d'un autre côté les froids imitateurs de Watteau, quoiqu'ils n'ayent dans leur draperie pas un ſeul plis d'un heureux choix & moins encore dans leur compoſition l'élégance de

leur

leur modèle. L'adulation les compare au Corrège, dont ils n'ont jamais connu la magie des couleurs; en vain même voudrait-on trouver dans leur exécution la netteté du pinceau d'un Netſcher ou d'un Mieris. La Demoiſelle Dingelinger n'eſt pas recherchée comme ſes talens le méritent, mais quand on conſidere la hauteur à laquelle elle les a pouſſés, ils n'en deviennent que d'autant plus admirables. Toujours conduite par eux ſeuls, ſans autre ſecours, profitant à peine de celui de la galerie de tableaux à Dreſde que ſa faible ſanté ne lui permet pas de voir, elle a eu à combattre la nature & les hommes. Le génie lui eſt reſté, il a ſu vaincre les obſtacles, &, s'attachant aux chef-d'œuvres de l'art, c'eſt à eux qu'elle doit la force qu'elle a acquiſe,

quiſe, de copier en miniature les tableaux des peintres les plus célébres & d'imiter ſi bien leur ſtile & leur carnation qu'on reconnait ſans peine dans ſes miniatures la manière d'un Amiconi, Guidoni, Cigniani, Ferdinand Boll, &c. Zingg renferme dans ſon bureau ſes belles gravures & dérobe encore jusqu'à ce jour au public les chef-d'oeuvres de ſon burin. Il a preſque fini une quarantaine de payſages, parmi leſquels ſe trouve une forêt d'après Ruisdahl, qui eſt de toute beauté. Les yeux la parcourent ſans peine d'arbre en arbre; derrière la forêt le ſoleil ſe couche & ſa lumière qui ſe réfléchit agréablement dans un étang qui traverſe le bois, prouve que l'auteur n'a pas moins été capable de repréſenter au burin le

beau ſpectacle du ſoleil qui ſe couche que la ſcène touchante de la lune qui ſe lève, qu'il a ſi bien rendue dans ſon beau clair de Lune, gravé à Paris. Heureux le pays, qui permet au génie de s'élever de ſes propres aîles, qui le délivre de la contrainte & de l'indigence, & lui facilite l'eſſor qu'il prend pour atteindre le vrai, le beau & le ſublime, moins par des penſions & des récompenſes, que par l'applaudiſſement du public, le ſuffrage d'un Prince éclairé & la diſtinction due au talent! O liberté, ame de l'univers, ſource de l'eſprit & du génie, où ne reconnait-on pas ton empire? C'eſt en ſacrifiant à tes autels que l'artiſte s'éléve & ſe forme. Je ne parle pas ici de toi, liberté républicaine, qui te rends célébre par les moeurs auſtè-

auſtères & ſimples des citoyens: Heureuſe par ton obſcurité, ennemie du faſte & de l'éclat, tu trouvas ſouvent la ruine dans la grandeur & dans le luxe! La liberté qui fait fleurir les arts eſt celle d'une ame élevée qui prend ſon eſſor ſans gêne & ſans contrainte, qui renverſe hardiment les obſtacles qui s'oppoſent à ſa route; qui, quittant la voie ordinaire, ſecoue la préſomption, le préjugé & le mauvais goût, ſort du rang des ſimples mortels, s'élève au-deſſus des conditions & des états, & brille par ſa propre lumière. La nature appelle à haute voix l'homme de génie vers elle & ſe fait entendre à tous ſes ſens. Son génie prononce, il déſigne ſa place, il la prend. On l'admire quand il exécute, on ne s'attend pas aux merveil-

les qu'il opère. Les ſimples mortels ne ſont pas faits pour le voir naître, ſurpris de la hauteur à laquelle il s'eſt élevé, on n'oſe pas meſurer la route qu'il a priſe.

Un eſſor de cette nature n'eſt pas fait pour un Etat où regne une égalité parfaite, où les travaux & l'induſtrie menent à l'aiſance & à l'eſtime publique, où tous les hommes ſont, pour ainſi dire, du même mêtier, & ne ſauraient l'abandonner ſans ſe priver des charmes de la vie & des agrémens de la ſocieté. Sparte, & Rome guerrière, qui pouſſaient les vertus au plus haut degré de leur éminence, ne feſaient rien pour le goût & le génie. Les époques des arts furent celles des maîtres des hommes, qui dûrent à leur eſprit leur gloire & leur élévation, & qui

qui répandirent autour d'eux l'éclat de leur grandeur. L'artiſte cherche avec empreſſement à plaire lorſqu'il peut y parvenir par ſes talens, & le public, animé par un protecteur qui fait naître de grandes idées, frappé de ce qui ſe paſſe ſous ſes yeux, devient amateur & connaiſſeur. Sous de tels maîtres la liberté renaît avec l'ordre, & les hommes, conduits par un eſprit ſupérieur, jouiſſent du bonheur d'être libres avec une félicité préférable, ou du moins égale, au deſpotisme & au caprice des républiques. Souvent l'emportement des peuples a été funeſte aux arts; à peine Périclès fut-il mort, que les Athéniens exilerent Phidias, malgré la Minerve qu'il avait faite pour eux. Jamais un grand homme ne fut oppreſſeur. Simple & uni dans ſes dé-

marches, ſoutenu par ſes forces, défendu par ſon courage, hardi par ſes vertus, il eſt trop grand pour abaiſſer, trop fier pour contraindre.

Cependant ſes efforts pour rétablir la grandeur parmi les hommes, encourager le talent, animer l'induſtrie, réveiller le génie, exciter des vertus, élever les ames, fortifier le courage; en un mot pour former l'humanité, ſe perdraient en vaines tentatives, ſi l'eſprit tardif & ingrat des hommes, &, pour ainſi dire, la nature inféconde en talens, ne répondait pas à ſes ſoins; mais dans un ſiecle où la philoſophie des Socrate & des Platon eſt redeſcendue ſur la terre, où l'eſprit reprend ſes droits ſur la barbarie, où la raiſon mâle & hardie romp les liſières, déchire le bandeau & triomphe des er-

reurs du préjugé, où les lumières naiſſant de tous côtés nous font admirer des Rois & des Princes qui penſent, des miniſtres qui travaillent & exécutent, & des peuples qui s'éclairent ; c'eſt à Vous, Eſprits ſupérieurs, vous que le Ciel a formés pour créer le génie & pour évoquer du néant les grandes & bonnes choſes, c'eſt à vous, dis je, de ranimer les arts & les talens, & de reproduire des vertus par la protection que vous accorderez aux artiſtes & aux gens de bien. C'eſt de vous qu'ils attendent cette liberté précieuſe, ſans laquelle il n'y a ni vérité, ni vertu, ni grandeur, cette faculté de laiſſer agir ſans gêne & ſans contrainte tous les reſſorts de leur ame, de penſer, de parler & d'agir en amis de Dieu, de la nature & de l'humanité.

Parcourons les fastes des arts : Nous les voyons naître sous un Thémistocle, qui gouvernait sa patrie par ses victoires, & mûrir sous Periclès qui la domtait par sa sagesse. Sous le gouvernement de ce dernier l'esprit humain parvint au faîte de sa grandeur. Les Grecs furent toujours gouvernés, mais dans les beaux siecles ils ne furent maîtrisés que par leurs vertus, & le peuple en était le juge. C'est ainsi qu'ils obéissaient sans être esclaves. Ils puiserent les loix du gouvernement dans la même source dont ils firent dériver les arts & les sciences. "Lorsque
" les Grecs connurent les arts & le
" commerce, dit le célébre Raynal,
" ils sortoient, pour ainsi dire, des
" mains de la nature, & avaient toute
" l'énergie nécessaire pour cultiver

" les

" les dons qu'ils en recevaient; au lieu
" que les nations de l'Europe avaient
" le malheur de connaître des loix,
" des gouvernemens, une religion
" exclusive & impérieuse. A mesure
" que nous avons ouvert les yeux sur
" les absurdités de nos institutions,
" nous nous sommes occupés à les
" corriger, mais sans oser jamais ren-
" verser l'édifice. Nous avons remé-
" dié à des abus par des abus nou-
" veaux, & à force d'étayer, de réfor-
" mer, de pallier, nous avons mis dans
" nos moeurs plus de contradictions
" & d'absurdités qu'il n'y en a chez les
" peuples les plus barbares. „ Ce pas-
sage explique en peu de mots la cause
des progrès que les Grecs firent dans
toutes les sciences. Leur esprit n'o-
mettait rien de ce qui pouvait contri-

buer à le former; en cultivant les arts ils choiſirent les moyens les plus propres à les encourager, & non ſeulement ils recouraient à des protecteurs, mais les peuples réunis des Grecs s'érigerent eux-mêmes en protecteurs aux jeux Olympiques, auxquels un même eſprit préſidait, & y repréſentait un Souverain reſpectable qui décidait des mérites des grands hommes & du prix de la beauté.

« La fortune & la gloire de l'Arti-
« ſte, dit Winkelmann, ne dépen-
« daient point du caprice ou de l'oeil
« mal guidé d'un juge prévenu, les
« plus éclairés parmi le peuple juge-
« aient des ouvrages à talens. A Del-
« phes & à Corintheil y avait des jeux
« où les peintres ſe diſputaient le prix.
« Les jeunes gens allerent à l'éco-

« le

„ le des arts comme à l'école de la
“ Sageſſe; la raiſon formait, en mû-
“ riſſant, leur goût, & ſi leurs
“ ſens étaient toujours prêts à recevoir
“ les impreſſions flatteuſes & douces
“ de la beauté, leur raiſon toujours
“ attentive aux régles du beau, mo-
“ difiait ces impreſſions & formait ce
“ tact intérieur & ſûr qui produiſit
“ ces beautés mâles & ſublimes, qui
“ mériterent à leurs auteurs le nom de
“ céleſtes. La Grèce, réunie dans le
“ conſeil des Amphyctions, accorda à
“ Polygnote, peintre du Poecile à
“ Athénes, l'hoſpitalité par toute la
“ Grèce. Les villes ſe diſputerent
“ la gloire d'avoir de belles ſtatues.
“ On plaça l'image des grands artiſtes
“ parmi celles des dieux & des héros;
“ & dans ces pays ſages & heureux,
“ où

“ où l'on ne diſtinguait pas la demeu-
“ re d'un Miltiade, d'un Ariſtide,
“ d'un Cimon des ſimples habitations
“ de leurs concitoyens, où l'archi-
“ tecture était conſacrée aux temples
“ & aux édifices publics; on con-
“ noiſſait dans chaque ville les gens
“ ſages comme on connait de nos
“ temps les gens riches, la beauté rece-
“ vait des hommages publics aux jeux
“ inſtitués à ſa gloire, & Socrate avoua
“ que les Artiſtes ſont les ſeuls ſages,
“ parce qu'ils le ſont ſans le paraître.

Après la mort de Periclès la gloire des arts déclina, mais il reſta une étincelle du feu immortel quelle avait allumé ſur la terre. Alexandre le ranima. Cent ans après Phidias Praxitèle s'ouvrit une nouvelle carrière, & joignit la beauté des graces à la plus haute

haute élévation du génie. Le Conquérant de l'Aſie décida du ſort du génie & régla par ſon eſprit la deſtinée des arts à Athènes, ſans être le maître de la ville. S'il l'avait été que n'aurait-on pas eu à craindre du deſtructeur de Thèbe & de Perſépolis? Les arts, qui fleuriſſent ſous un protecteur qui les careſſe, tremblent ſous un deſpote arbitraire. Mais les Statues & les pierres gravées qui repréſentent Alexandre, le ſiège des arts tranſporté à Alexandrie, & les Artiſtes les plus célébres, diſtingués par ce héros, prouvent ſuffiſamment que c'était lui qui donna à ſon ſiècle cette ame & cette grandeur que nous admirons encore, ſans pouvoir l'égaler.

Les poëtes ſont une exception de ce que je viens de dire. Les paſſions

les forment ſans aucun autre ſecours. Pendant que Milton dort, ſon génie poëtique lui apparait ſous la figure d'une beauté accomplie qui s'arrête près de lui & l'admire: Elle lui laiſſe un ſouvenir de ſon admiration dans ſes tablettes & le quitte ſans interrompre ſon ſommeil. Milton s'éveille, il trouve les tablettes, ſes camarades lui diſent qu'une belle inconnue a paſſé près de lui & s'y eſt arrêtée pendant quelque temps. Il lit ce qu'elle a écrit, il en eſt ſaiſi, l'idée d'une beauté parfaite s'empare de ſon imagination, il la pourſuit, il veut la connaître, il la cherche par ſes chants. Cette anecdote, vraie ou non, eſt l'emblème de la naiſſance du génie poëtique: Les paſſions & la ſimplicité de la Nature l'inſpirent aux coeurs ſuſceptibles des vives

vives impreſſions de l'imagination. De tout temps le gouvernement & les mœurs ont peu influé ſur la poëſie. On a vu des républiques ſans poëtes, & ſouvent les Cours des Monarques ont ſervi de Sêminaire aux élèves du Parnaſſe. La Suiſſe doit plutôt aux grandes beautés de la Nature qu'à ſa liberté les poëtes qu'elle a formés; auſſi eſt-elle parmi nous la ſeule république qui en a produit. On me permettra de ne pas faire mention ici des Anglais, dont les meilleurs ouvrages ſont remplis des noms d'Eliſabeth & d'Anne. Shakeſpeare ſeul fait une exception, je ne parle pas de lui, quand je parle des ſimples mortels, quelque grands qu'ils puiſſent être. Shakeſpeare eſt tout par lui-même, rien n'influe ſur ſon génie

que

que ſon génie ; il eſt comme Homère le prototype de la nature. S'il n'a pas l'urbanité des Grecs il en a l'énergie & la richeſſe, il n'eſt pas né parmi les chants & les danſes, ſous un ciel pur & ſerein, mais entouré de beautés ſauvages & hardies. Quand il les repréſente on voit qu'il a été à la même école que Sophocle & qu'il a feuilleté dans la nature avec les yeux du génie.

Les premiers Ptolomées en Egypte & les Séleucides en Syrie, ſur-tout Antiochus IV., ſoutinrent pendant quelque tems les arts, qui allaient déchoir de leur élévation. Après eux les Rois de Pergame & de Bythynie en ramaſſerent les débris. Mais leur ſéjour favori devint Syracuſe, où Agatocle les appella. La Grèce produiſit alors peu d'hommes à talens, le feu divin

du

génie y expira inſenſiblement, s'il ne s'y éteignit pas tout d'un coup. Elle ne dût même qu'aux Ptolomées & aux Rois de Syrie la magnificence de ſes temples & de ſes nouvelles Statues, & la liberté rendue à ce peuple illuſtre & malheureux par les Proconſuls Quintus Flaminius, & Paul Emile ne lui rendit pas le génie & les arts.

Lucius Mummius, qui avait pris & pillé Corinthe en brigand plutôt qu'en général, & Lucius Scipion vainqueur d'Antiochus le Grand, apporterent à Rome une multitude de Statues de la Grèce qui furent pour elle les premiers germes du génie. Juſqu'alors Rome, peu attentive aux beautés des arts, n'avait penſé qu'à attiſer le feu de la guerre civile qui déſolait la Grèce, au milieu des chef-

d'oeuvres des arts & du génie. Peu à peu le goût s'y forma à la vue du beau; les Romains victorieux & opulens, qui étaient tour à tour Souverains & Citoyens, qui pensaient en Princes & parlaient en maîtres, qui avaient des César, des Ciceron, des Lucullus, firent travailler les Grecs & ranimerent leur génie, qui semblait s'être éteint. Ce n'était plus ce temps d'une modeste simplicité, où les Dictateurs sortirent de leur chaumière, pour aller à la victoire & retourner à la charue; les provinces dedierent deja des temples aux Gouverneurs Romains, qui régnaient sur elles en despotes.

Le Siecle de l'art est sans doute le plus haut degré de la perfection humaine. Toutes les vertus & toutes les forces de l'esprit s'y réunissent.

Aussi

Auſſi éloigné de la barbarie & de l'ignorance que de l'oppreſſion & de l'esclavage le génie s'arrête au point de ſon élévation; il voit d'un côté l'immenſe hauteur à laquelle il s'eſt élevé du berceau de la nature, & de l'autre le précipice où il va ſe plonger, s'il ceſſe de ſe ſoutenir dans ſon éclat & dans ſa pureté. Ces monſtres de la nature, les derniers Ptolomées, un Sylla, un Caligula & la ſuite mépriſable de ſes ſucceſſeurs écraſaient le goût & le génie plus que n'auraient pu faire des hordes de ſauvages, qui renonçant aux plaiſirs de l'humanité, ne connaiſſent que les occupations féroces de la chaſſe & de la guerre.

Sous les régnes des ſucceſſeurs d'Auguſte rien ne pouvait arrêter la décadence des arts, le génie dégradé

ſuccombait ſous la tirannie du mauvais goût & de l'eſprit dépravé.

Dans les beaux ſiecles modernes les arts, redevenus les maîtres des hommes, les amis des ſages & les favoris des Souverains, rechercherent des protecteurs & leur dûrent bientôt la force & la vie qui les menerent au faîte de la grandeur. Laurent & Cosme de Médicis, Jules II., Leon X. ont éterniſé la mémoire de leur ſiecle. Louis XIV. s'eſt rendu célébre beaucoup moins par ſes exploits & ſes conquêtes que par la protection qu'il accorda aux Muſes & aux talens, & s'il eſt devenu immortel, ſi ſa gloire eſt transmiſe aux ſiecles futurs, c'eſt aux arts qu'il le doit; le célébre le Brun immortaliſait en même temps ſon nom & celui de ſon protecteur.

Les noms des Farneſe, Borgheſe, Ludoviſi, Albani, Altieri, Barbarini, Colonna, ſont auſſi connus que ceux de Buonarotta & d'Algardi. Partout où les arts ont fleuri, leur ſort a été le même. Tel que ſous l'influence d'un Ciel bénigne & d'un ſoleil tempèré un terrein fertile & bien cultivé abonde en riches moiſſons & produit de ſon ſein les richeſſes & les beautés de la nature, tel le génie des arts, excité par l'encouragement d'un protecteur & par l'admiration du public, livré à toute l'énergie de ſes forces & au libre eſſor de ſes facultés, s'éveille, s'accroît & ſe montre dans toute ſa grandeur.

Les époques des Protecteurs ont fixé en Dannemarc les époques des arts. En commençant cet ouvrage

j'avais l'idée de donner à mes compatriotes une hiſtoire complette des arts de notre patrie, mais engagé dans d'autres occupations, également vouées à mes concitoiens, je me ſuis vu arrêter par la difficulté de puiſer aux ſources & de rédiger dans une hiſtoire ſuivie des détails jusqu'ici trop vaguement répandus & trop difficiles à ramaſſer. L'hiſtoire n'eſt presque que l'hiſtoire des erreurs de l'eſprit humain, rarement de ſes progrès. Peu de vertus ſont conſignées dans les faſtes des empires & dans la vie des hommes illuſtres. Tous les hiſtoriens du Dannemarc ont eu ſoin de n'omettre aucune guerre de nos ancêtres; ſi, non contens de parler de leur bravoure, ils les avaient ſuivi dans la culture de leur eſprit & des établiſſemens utiles,

ſoit

ſoit dans l'induſtrie, les manufactures, le commerce, l'agriculture, ſoit dans les arts & les ſciences, ils auraient rendu un ſerviee plus ſignalé à la poſtérité, qui jugerait par le chemin qu'ont fait nos pères de la carrière qui nous reſte encore à parcourir. Peut-être que dans la ſuite du temps je donnerai au public les fruits de mes momens de loiſir que je conſacre avec plaiſir aux arts, & que je lui rendrai compte du commerce que j'ai eu avec les favoris des muſes. Mais plus il eſt difficile de découvrir les ſources, plus il faut de temps & de loiſir, non ſeulement pour faire des recherches, mais encore pour les vérifier. Contraint par ces raiſons de rétrécir mon plan dans les limites d'un expoſé de ce qui ſe paſſe ſous mes yeux je me

bornerai à indiquer les époques des arts en Dannemarc & je passerai ensuite à l'état où ils se trouvent à présent.

Dans le siecle où les arts recouvrerent en Italie leur beauté naturelle, Christian IV. réveré des Danois pour son ame mâle & héroïque, les protégea en Dannemarc, autant que le tumulte des guerres & la vie active du Roi, qui aimait à voyager, quand il ne faisait pas la guerre, le permettaient. Les monumens qu'il fit élever dans la Cathédrale de Roeskild à son père & à son grand père prouvent qu'il croyait que les arts assuraient autant l'immortalité que les victoires. Sous son régne vivait le célébre Charles von Mandern, fils d'un peintre flamand, moins connu des étrangers qu'ils ne mérite de l'être, mais dont les tableaux

sont

ſont fort eſtimés dans le pays. Il était peintre de portrait. On voit par les annotations que le Roi a faites dans ſes almanacs & que M. Schlegel a publiées, que ce Prince faiſait beaucoup de dépenſes en tableaux, & l'on ſait qu'il occupa pendant quelque temps le fameux Jaques Jordans, peintre d'hiſtoire d'Anvers. Il fit jetter en fonte le grouppe d'un Lion qui terraſſe un cheval, qui ſe trouve dans le jardin du château de Roſenbourg. On peut citer comme une preuve de l'encouragement que les arts reçurent ſous Chriſtian V. la manufacture de tapiſſerie établie à Köge, ville moins grande que fameuſe par le combat naval qui s'y donna. A l'imitation des anciens Grecs, dont Homère a ſi ſouvent exalté les talens en ce genre

 d'ouvrage

d'ouvrage, on y employa l'art de tiſſer à conſerver le ſouvenir des exploits du du Roi ſon protecteur. On trouve encore de ces tapiſſeries dans le château de Roſenbourg. Dans la ſuite du temps on continua avec moins de ſuccès ce genre de travail qui ne peut pas ſe ſoutenir ſans un ſecours extraordinaire & à préſent il eſt entièrement abandonné. En parlant de la peinture en ſoie je ne ſaurais paſſer ſous ſilence un artiſte de nos jours nommé Schenelly, qui a pouſſé à un degré éminent l'imitation de la nature par la broderie à l'éguille. Elevé à Copenhague depuis l'âge de deux ans, il s'était attaché au pays, où ſon talent s'était formé & lui donnait un titre ſacré à la protection qu'il eſpérait d'y trouver. Mais rien n'eſt ſacré pour

ceux

ceux qui ne connaiſſant pas le pouvoir & l'influence du génie & des muſes, font fuir devant eux les Graces & flétriſſent par l'âprêté & la dureté de leur caractère les douceurs & les plaiſirs purs de l'humanité. L'hiſtoire nous en fournit un exemple illuſtre dans le ſort du célébre Tycho Brahe, exilé de ſa patrie par la perſécution de Walkendorff. Schenelly eut un ſort pareil. Il ſe retira à Vienne d'où ſa rennomée ſe répandit jusqu'à Potsdam & le fit connaître du Roi de Pruſſe. Ce grand Prince, protecteur des muſes qui l'ont favoriſé de tous leurs dons, ſe plaît à mêler les lauriers du Parnaſſe avec ceux de la victoire, & ſous ſon Sceptre les gens à talens jouiſſent du loiſir, de la liberté & de la ſûreté qui leur eſt néceſſaire. Il ap-

pella Schenelly à Berlin & lui accorda une penſion.

Sous les régnes ſuivans le goût pour les arts ſe ſoutint toujours en Dannemarc, mais leur empire n'y fut jamais bien établi. Une Statue équeſtre de Chriſtian V. fondue en plomb par Céſar Lamoureux, eſt au deſſus du médiocre. Lambert von Haven, natif de Bergen s'eſt fait une réputation comme Peintre & Architecte. Henri Krogk, peintre d'hiſtoire, né à Flensbourg, ſe diſtingua ſous Frederic IV, & Chriſtian VI. Il fit un voyage en Italie avec l'Amiral Général Guldenlöwe & y retourna enſuite & parcourut la France aux dépends du Roi Fréderic V. Il imita la manière de Charles Maratt. On la reconnait ſur-tout dans deux bons tableaux qui ſe trouvent

vent dans la collection de tableaux de M. le Comte de Thott. Ce fut lui qui attira en Dannemarc le peintre de portrait Jean Salomon Wahl, connu en Saxe, sa patrie, plutôt par la quantité que par la beauté des portaits qu'il y a fait, & mort à Copenhague comme Inspecteur de la Chambre des Curiosités qui fut commencée sous Christian V, & qui contient une Collection de plusieurs bons tableaux.

Un peu plus tard vêcut, mais trop peu de tems pour les arts, Rasch, jeune peintre en miniature, qui mourut à Deux Ponts en 1744, en voulant retourner à Copenhague & revenant de Paris, où il s'était arrêté pendant plusieurs années. On avait conçu les plus belles espérances de son talent. Un connaisseur qui a vu un portrait du

Comte Otto Manderup Rantzau, qu'il a peint, m'a assuré qu'on pouvait le placer à coté des ouvrages du célébre Massé.

Le Château de Christiansbourg, qui fut entrepris & fini sous Christian VI, servit d'un grand encouragement à l'industrie & aux talens. Pezold, dont je parlerai dans la suite, l'orna de Statues.

Mais les arts se conserverent en Dannemarc sans donner au génie de la nation l'essor qu'il devait prendre. Plusieurs artistes, & entre-autres le Clerc, Sculpteur, Miani, peintre d'histoire, & Touscher, peintre, graveur & Architecte, mort en 1751. (connu par un arc de triomphe qu'il éleva à Florence, & par les planches du voyage d'Egypte & de Nubie par Norden qu'il grava

au

au nombre de 158.) avaient formé une espèce d'Académie où huit à dix éléves dessinaient après un assez mauvais modèle. Il était réservé à Frederic V. de donner une existence réelle à cette ombre d'une Académie. M. le Comte de Moltke séconda les vues de ce Prince, qui aimait les arts plutôt par goût que par ostentation, & c'est sous la protection puissante d'un Roi, dont les vertus ont gravé le nom dans les cœurs des Danois, que les arts s'étendirent avec rapidité, & qu'ils répandirent autour d'eux les fruits du génie, la douceur des mœurs & le goût du beau.

On a beaucoup discuté sur l'utilité des Académies, & cette dispute a eu le sort de toutes les thèses générales, souvent la vérité a paru également favo-

rable

rable aux deux partis. Il eſt vrai que les Académies ne donnent pas le génie, ce don céleſte que la nature n'accorde qu'à peu de mortels, mais elles lui procurent l'occaſion de ſe manifeſter. Il n'eſt pas douteux que les anciens Cimbres & Scandinaves n'euſſent eu les mêmes diſpoſitions pour les talens que leur poſtérité, quoique dans leurs forêts & dans leurs huttes de branches ils ne puſſent les annoncer que par la force, l'agilité & la ruſe à la chaſſe, à la guerre & peut être en amour. Dès que les arts ſont établis chez une nation les académies y deviennent moins néceſſaires. Les Grecs pouvaient s'en paſſer; Inventeurs des arts ils n'avaient pas beſoin d'autres leçons que de ceux de la Nature; mais dans les pays éloignés de la ſource des arts, ce ſont les

ſoins

ſoins du gouvernement qui y transplantent le génie & le goût, & le greffent pour ainſi dire ſur les ſauvageons que la nature à rendu propres à les recevoir. Et comment aſſûrer le ſuccès de ces ſoins, ſans académies & ſans inſtitutions publiques? Semblables à un point de vue qui s'élève pour ſervir de guide, elles montrent la route à ceux qui veulent arriver au temple des Arts. Ceux qui déſirent d'y aborder ſuivent la méthode qui leur parait la plus convenable; les uns vont le chemin battu, d'autres ſe frayent de nouvelles routes; & ſans s'aſſujettir à une imitation ſervile, le génie rejette alors toutes les loix que n'avoue pas la feu qui l'inſpire. C'eſt ainſi que Jule-Romain, qui fut d'abord imitateur ſcrupuleux de Raphael, a-

bandonna entierement la manière de ce grand émule de la nature, & ſuivit les impulſions de ſon propre génie, ſupérieur aux régles d'un maître. Raphael quitta de même la manière ſéche & dure du Perugin après que Bramante lui eut fait voir les grandes maſſes du tableau de Michel-Ange dans la Chapelle Sixte au Vatican, & qu'il eut admiré à Florence les ouvrages pleins de graces & de force de Leonardo da Vinci. Il ſuffit de délier le génie pour lui faire prendre ſon vol.

Si nous avions encore ces jardins d'Athènes où l'on ſe promenait parmi les chef-d'oeuvres d'Alcamène, ſi nous voyions dans nos places publiques des Statues érigées à la mémoire des grands hommes & des tableaux conſacrés au

ſouvenir

ſouvenir des belles actions, ſi notre imagination s'élevait à la première idée du grand & du beau & nous le repréſentait ſous des figures qui l'exprimeraient; ſi nous étions à même d'admirer ſous les traits de Vénus la douce magie de la beauté, ſous l'image des Graces les charmes des moeurs & les agrémens des vertus ſociales; ſous la figure enfantine de Cupidon, la naiveté & les tours malins de l'amour; & paſſant enſuite à des idées plus majeſtueuſes, ſi nous étions accoutumés a révèrer la ſageſſe dans la figure d'une Minerve, la nobleſſe & l'élévation du vrai ſentiment dans la ſtatue d'un Apollon, ſi Mars nous perſonnifiait le courage, Neptune les terreurs & Thétis avec les Néréides les beautés de la mer, Cybèle les ri-

de la terre, Flore les jours rians de la belle ſaiſon & l'empire des fleurs, Zéphire qui la careſſe l'air pur & ſerein du printemps que le coeur dilaté ſemble reſpirer comme un baume bienfaiſant; nous ferions alors comme les Grecs, nous n'enfermerions pas les arts dans les bornes d'une académie, mais nous habiterions au milieu d'eux; à chaque pas que nous ferions ils nous inviteraient par un attrait irréſiſtible à les cultiver & à les aimer, & bientôt les hommes les croiraient de leur nature & deviendraient auſſi ſublimes qu'eux. Eloignés que nous ſommes d'un tel degré d'élévation rendons grace aux inſtituteurs de nos académies des ſoins qu'ils ont eu de nous former & de nous éclairer, & reconnaiſſons ce que nous devons aux pro-

tecteurs des muses qui imitent les vertus de leurs augustes prédécesseurs & conservent parmi nous leur ouvrage.

Ceux qui de nos jours ont le plus contribué à la culture des arts & au développement du génie ont été M. M. Pezold, le Clerc, Pilo, Sally, Preisler & Jardin.

Jacques François Joseph Sally a fait peu d'ouvrages, mais tous ceux qu'on a de lui portent le caractére de l'immortalité. Il nâquit à Valenciennes de parens pauvres; son génie & son goût pour les arts se manifesta dès son enfance, & son père qui le découvrit, fit éprouver à son fils que dans l'éducation l'affection des parens peut suppléer au défaut de fortune. Sally le pere ayant connu les dispositions de son fils pour les arts ne se contenta pas de lui

en laiſſer ſuivre la carrière, toute ſtérile quelle était encore pour lui pendant aſſez long-temps, mais il l'envoya à Paris, & malgré la médiocrité de ſes moyens il le plaça chez le célébre Couſtou le cadet, ſculpteur du Roi de France, quoique le père & toute la famille fuſſent obligés par là de redoubler de travail & d'économie pour pouvoir fournir à ſon entretien. Leur générosité & leur bienfaiſance fut recompenſée, M. Sally profita ſupérieurement des leçons de ce maître habile, il apprit ſur-tout le grand art du deſſein, qui eſt la baſe de l'art du ſculpteur & du peintre. Les progrès qu'il fit lui valurent le prix de l'Académie. Flatté de cet honneur ſon pere alla le voir à Paris, ſe propoſant de le ramener avec lui, couvert de gloire

gloire & de récompenſes. Votre fils tel qu'il eſt à préſent, lui dit Couſtou, peut aiſément gagner de quoi vivre, mais il a tout le génie qu'il faut pour exceller, & il remportera ſurement le grand prix & ſera un artiſte, ſi vous le laiſſez encore quelques années à l'Académie. Le pere y conſentit avec joie & continua courageuſement ſes efforts généreux pour fournir à la ſubſiſtance de ſon fils à Paris. Pere, mere & ſoeurs travaillèrent ſans relâche, & ſe privaient de tout pour y contribuer. La prédiction de Couſtou ſe vérifia, M. Sally obtint le grand prix & voyagea en Italie. A ſon retour de Rome il ſe fit bientôt connaître par la force, la juſteſſe & l'aménité de ſon deſſein. Les Journaux parlaient de lui avec diſtinction & l'annonçaient

comme

comme un homme né pour exceller dans ſon art. Il en donna une preuve par la ſtatue pédeſtre de Louis XV. en marbre qu'il offrit à la ville de Valenciennes, où il était né, ſans y rechercher d'autre récompenſe, que celle d'avoir travaillé pour ſa patrie, & d'y avoir éterniſé ſon nom. Les grandes vertus ſon inſéparables des grands talens. (*) M. Sally le prouva ſur-

(*) Pluſieurs artiſtes ont flétri leurs talens par les excès d'une vie déréglée; mais les désordres auxquels ils ſe ſont livrés, les ayant détourné de la culture des arts, ils ont prouvé par leur exemple même que ceux-ci ſont inſéparables des vertus. La débauche & la crapule aviliſſent l'eſprit & le rendent incapable de grandes idées, la diſſolution émouſſé la vivacité de l'imagination & l'abrutiſſement auquel le désordre entraîne, éteint le feu du génie. La vraie

ſur-tout par ſa reconnoiſſance envers ſon pere, qui l'avait élevé avec tant de bonté; elle ne fut pas moindre pour tout le reſte de ſa famille. Il aſſura vingt-mille livres de dot à une de ſes

vraie grandeur s'annonce avec un éclat que rien ne ſaurait ternir; l'homme qui eſt capable de la ſentir en remplit ſon ame entière, lui dévoue toutes ſes idées, & la fait préſider à toutes ſes actions. L'ignominie & la baſſeſſe, au contraire, s'emparent, avec un deſpotisme auquel rien ne réſiſte, d'un homme qui ſe ſoumet à leur tirannie, l'ame expoſée au mépris le ſouffre ſans honte & perd peu à peu l'ambition des choſes honnêtes. C'eſt ainſi qu'un Caravage, confondant le beau & le laid, ne repréſentait que des objets vils & groſſiers, & la force de ſon pinceau ne ſervait qu'à les rendre plus dégoutans encore. Je ne veux pas citer les exemples de ceux qui par leurs mœurs ont avili leurs talens. On n'a qu'à lire l'hiſtoire des peintres pour ſe convain-

qui s'établit en Dannemarc; il en offrit depuis une de trente-mille à une autre qui lui restait & qui est morte sans se marier. La statue de Louis XV. à Valenciennes fut achevée à Paris

cre que le caractère de l'artiste influe sur l'art qu'il exerce; & comme la diversité des esprits a produit les genres divers de la poësie, elle a de même formé des peintres d'un genre différent. Les graces & les charmes de l'amour ont eu leur Albane, les folies & les bizarreries du caprice leur Pierre Cosime, la satyre a eu son Piètre Teste, la méditation formait un Dominiquin, la solidité & la timidité de l'esprit les Caraches, & le libertinage un Klingsted, l'honneur & la honte de sa patrie, *qui minoribus tabellis pinxit libidines & auxit cupiditatum irritamenta.* Mais les talens vraîment sublimes sont propres aux ames nobles & élevées, qui sortent du rang vulgaire, & prouvent par tout ce quelles font, l'intimité qui regne entre elles

ris en 1752. C'eſt dans cette même année qu'il poſa ſon Hébé à Crecy, terre de la Marquiſe de Pompadour, & qu'il commença & finit pour elle ſon amour, placé dans l'Hermitage, ſon

elles & la nature, & l'inſpiration divine qui les anime. On peut appliquer aux grands artiſtes ce que Felibien dit de Leouardo da Vinci, „qu'à meſure qu'ils s'inſtruiſent „ dans les ſciences & dans les arts pour ſe „ faire grands peintres ils forment leurs „ mœurs & font proviſion de vertus pour „ devenir honnêtes gens. „ On dirait que les Muſes ont eu ſoin de diſtinguer leurs favoris par les graces & les agrémens qu'elles leur ont accordés, & quelque fois on aurait pu croire que les Dieux même avaient paru ſur la terre ſous la forme de ces hommes céleſtes. Le premier qui nous offre cette idée eſt Raphael. Nous ne le voyons qu'environné de gloire, ſacrifiant toujours au génie, & s'emparant dans ſes études de tout ce qui l'entourait de beau & de grand.

Ses

ſon jardin près de Verſailles. Il modela le portrait de Louis XV. & celui de Mad. de Pompadour, mais il ne les a pas exécutés en marbre. Il fit enſuite ſon Faune, qui fut ſon morceau de réception à l'Académie, trois tombeaux & les Cariatides de Mad. Geoffrin. En 1751. la Cour donna ordre d'engager un habile ſculpteur pour exécuter le projet d'ériger une ſta-

Ses contemporains l'admirerent autant que la poſtérité, la critique devint muette & la calomnie ſe cacha. Le Guerchin fut autant aimé à cauſe de la pureté de ſes mœurs & de la douceur de ſon eſprit qu'il fut conſidéré pour ſes ouvrages. L'eſprit noble & vaſte du Veroneſe ſe remarque dans toutes les compoſitions de ce grand homme, qui ne ſe formait d'idées que de choſes belles & gracieuſes. Les Jule Romain, les Pouſſin, les Rubens, les Vandyck

ſtatue à Frederic V. La premiere propoſition en fut faite à Bouchardon, auteur de la ſtatue équeſtre de Louis XV. à Paris. Il était trop vieux pour entreprendre un voyage dans le Nord, heureuſement pour le Dannemarc, qui aurait vu l'ouvrage arrêté par la mort de l'artiſte, s'il en eut chargé Bouchardon & qui n'aurait pas eu un Pigale pour y mettre la dernière main, comme il eſt arrivé à la ſtatue de Louis XV. erigée en 1763. Après Bouchardon

dyck & en général tous les peintres du premier rang ne dûrent leur grandeur qu'au ſoin qu'ils donnerent à la culture de l'eſprit. L'imagination épurée par la contemplation du beau transforma la Venus terreſtre en Venus céleſte; & quiconque s'aproche des-chefs d'oeuvres de la beauté avec une imagination impure, ne méritera jamais le titre d'un homme de goût.

don le choix ne pouvait tomber que ſur Sally ou Pigale. La Cour ſe décida pour le premier. M. Sally vint à Copenhague en 1753; peu après il travailla, & parvint à faire donner à l'Académie des arts ſa forme & ſa conſtitution actuelle. Il en fut le Directeur jusques en 1773. Après avoir fait des études particulieres ſur douze des plus beaux chevaux de l'écurie du Roi, il préſenta au Roi l'esquiſſe de la ſtatue en 1755; & le petit modèle en 1758. L'année ſuivante le Roi vit la diſpoſition pour le grand modèle qui fut achevé en plâtre en 1764. Tout en a été fait des mains de M. Sally & jamais artiſte ne fut plus jaloux que lui des moindres détails de ſon ouvrage.

M. Gor,

M. Gor, Commiſſaire des fontes de l'artillerie en France, célébre par ſa nouvelle méthode de couler ſes fontes en faiſant refluer la matiere, & connu par les ſtatues de Louis XV. à Paris, à Rheims, (faite par Pigale en 1763.) & à Rennes, (exécutée par le Moine en 1754.) la jetta en bronze, trois ans après que le modèle en fut fini. En 1768. Zuber, charpentier du Roi, la tranſporta de l'arſenal, ſitué à la place Royale; le tranſport commença à 4 heures du matin & elle arriva vis à vis de la place où elle devait être poſée & de la nouvelle égliſe à 4 heures de l'après-midi. L'arſenal tira 27 coups de canon quand elle fut miſe en mouvement, 27 coups quand elle était vis à vis de la ſtatue équeſtre du Roi

Chriſtian

Cdriſtian V. & 27 coups quand elle s'arrêta. Le lendemain elle fut placée ſur ſon piédeſtal. Je ne parle pas de la beauté de cette ſtatue; elle eſt trop connue, ſoit à Copenhague, ſoit ailleurs, par l'eſtampe qui la repréſente & par le modèle en plâtre qui eſt moulé ſur le petit modèle de la ſtatue, fait par M. Sally. On en peut dire ce que Pline diſait d'Ariſtide le Thébain, *animum pinxit, & ſenſus omnes expreſſit.* Ceux qui ne l'ont pas vue & qui deſirent de la connaitre peuvents s'en former une idée par la deſcription que l'auteur en a fait imprimer à Copenhague en 1771 & qvi contient un expoſé des motifs qui l'ont dirigé dans le choix de l'attitude qu'il a donnée à la ſtatue & dans l'exécution de ſon ouvrage. Après l'avoir

l'avoir achevé M. Sally retourna en France & n'y vécut que peu de temps encore.

Il a copié à Rome un Antinoïs placé dans les jardins de Verſailles, & inventé un Diogène en bas-relief pour ſervir de pendant à un Antiſtène. On a de lui un recueil de Carricatures & de trois vaſes gravés par M. de la Live, quatre deſſeins de tombeaux, & un recueil de trente vaſes inventés, deſſinés & gravés par lui-même. Cet ouvrage eſt certainement un badinage pour un grand ſculpteur; il indique cependant un génie facile, nourri par de bonnes formes, une liberté de deſſein & une intelligence de l'eau-forte. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'il a placé la peinture à la tête de ſes vaſes. Il a fait à Copenhague le buſte du Roi

Frederic V. en marbre, plusieurs bustes de ce Prince, que Gor a jettés en bronze, de même que celui de M. d'Ogier, ci-devant Ambassadeur de France à Copenhague; le buste de M. le Comte de Moltke en marbre & celui de M. de Wasserschleben en plâtre.

Tandis qu'il travaillait à la statue équestre le Colonel Eigtwed, un des architectes du château du Roi à Copenhague, bâtit la place qu'elle devait orner. Quatre palais, soutenus à chaque côté par deux pavillons, forment un octogone, coupé par quatre avenues, qui aboutissent à la statue équestre. La régularité de la place en fait la beauté. Frederic V. aimait à bâtir & c'est sous son régne qu'on a vû élever à Copenhague les plus beaux morceaux d'architecture.

On

On aurait eu quelque chofe de parfait dans ce genre, fi l'églife, commencée en 1760, fous la direction de M. Jardin, & abandonnée après un travail de dix-huit ans, eut été achevée. Elle eft placée en face d'une des avenues qui conduifent à la ftatue équeftre, mais elle n'offre plus à nos regrets que des efpèces de ruines, élevées jusqu'aux chapiteaux du premier rang des colonnes de l'ordre Corinthien. En projettant ce beau bâtiment on avait une double intention. Outre la beauté qui devait en revenir à l'ouvrage, on voulait faire valoir les carrières de marbre de Norvége dont cette églife devait être bâtie. Ces carrières étaient très fufceptibles de devenir un objet de commerce pour la Norvége en fourniffant un gros left

utile aux navires qui y font leurs cargaiſons & qui à l'exception du fer ne trouvent point de marchandiſes pour y ſuppléer. Le fond annuel qu'on avait deſtiné dans les derniers temps à l'exécution de cet édifice était de vingt mille écus; cette ſomme ne faiſait pas un grand objet pour la caiſſe du Roi, & la majeure partie en revenait même conſtamment par le droit de conſommation & autres qu'importait l'entretien des ouvriers. M. Jardin avait calculé que l'on bâtirait pendant 27 ans au corps de l'égliſe & qu'il y aurait pour cent ans d'ouvrage pour la décorer intérieurement & extérieurement avec toutes ſes ſtatues, ainſi que le beau modèle qu'on en voit au château de Chriſtiansbourg & les gravures que M. Jardin en a fait faire l'indiquent.

diquent. Dans cet eſpace de temps que de bras emploiés, que d'artiſtes formés, que de ſources d'induſtrie & d'activité ouvertes dans le pays!

Nicolas Henri Jardin fit ſes études en France & en Italie. Il a fait à Rome des décorations, qu'on connait par des eſtampes, dont pluſieurs ſont gravées par lui-même. Il fut appellé à Copenhague en 1755 pour la conſtruction de l'égliſe de Frederic V, ſur les enſeignements de M. Sally, qui avait été très à portée de connaître ſes talens & ſon intégrité. D'abord à ſon arrivée il fut nommé Profeſſeur de l'architecture & après la mort de M. de Thura Intendant des bâtimens du Roi. Après l'égliſe dont j'ai parlé, le plus beau morceau qu'il a fait à Copenhague eſt la grande Salle, ou la

Salle des Chevaliers du Château. Il a auſſi bâti la maiſon de campagne de Mr. le Comte de Bernſtorff. Ses décorations, arcs de triomphe, catafalques &c. ſont connus par les plans & les élévations qui en ont été gravés. Le Sallon & la volière dans le jardin du Palais de M. le comte de Moltke eſt bâti dans toute la ſimplicité antique. Le dôme eſt élevé ſur un rang de colonnes Ioniques. Si l'on excepte la façade de la loge d'Hercule, bâtie par M. Harsdorff, dont je parlerai dans la ſuite, c'eſt le ſeul beau morceau d'architecture qu'on ait à Copenhague, où les chef-d'oeuvres de l'architecture ſont auſſi rares que par tout ailleurs. Ce ſallon eſt bâti de pierres de taille de l'isle de Bornholm. Mr. le Comte de Moltke en fit faire l'eſſai par Mr.

Jardin

Jardin contre l'avis de tous les maîtres maçons & architectes de Copenhague. On croyait que cette pierre deviendrait friable quand elle serait exposée aux injures de l'air. Mais l'expérience ayant fait voir quelle est une des pierres les plus solides, & les plus inaltérables qu'on puisse employer & qu'elle se prête à tous les ornemens de l'architecture, on doit aux soins patriotiques de M. le Comte de Moltke & au zèle de M. Jardin, l'exploitation d'une carrière vraiment précieuse au Dannemarc & aux arts. M. Jardin retourna en France l'année 1771, décoré de l'ordre de St. Michel, ainsi que M. Sally son compatriote; distinctions que le Roi de France leur accorda sur la demande du Roi. A son retour il fut accueilli avec toute

la confidératiou dûe aux talens. Le Roi de France avait fupprimé en 1766, toutes les charges & les offices des bâtimens, ainfi que la place de fon premier architecte, & avait augmenté les prérogatives de celle de fon architecte ordinaire, pour en former une place de récompenfe. M. d'Angiviller, Miniftre des arts, annonça dans fa lettre à M. Jardin, „que le Roi en avait difpo-
„ fé en fa faveur pour recompenfer
„ les talens, dont il avait fait preuve,
„ & notamment dans les travaux qu'il
„ avait fait exécuter en Dannemarc,
„ & pour donner un motif d'encou-
„ ragement aux artiftes Français, dont
„ les talens peuvent honorer la nation
„ chez l'étranger.„ Louis Henri Jardin de Mère, frere cadet de M. Jardin, arrivé avec lui à Copenhague & nommé

mé Professeur en Perspective, mourut à Charlottenbourg le 8. October 1759.

Jean Martin Preisler était à Paris & étudiait d'après Cars & d'autres graveurs célébres lorsqu'il fut engagé par la Cour de Dannemarc. Il vint à Copenhague en 1744. dix ans avant la fondation de l'Académie. Son burin est ferme & hardi, & dans sa manière agréable il évite le bronze de quelques graveurs modernes. Une de ses grandes qualités est d'être excellent dessinateur ou académiste. On reconnait la main du maître dans l'estampe de la statue équestre de Frederic V. dessinée par M Sally & dans plusieurs planches de la gallerie de Versailles, dessinée par Massé, & de la gallerie de Dresde. Son genre favori est ce-

de l'hiſtoire. Tous les ouvrages que M. Preisler a fait dans ce genre portent l'empreinte du génie; on le reconnaît dans les premieres gravures de cet excellent artiſte, auſſi bien que dans celles qu'il a faites dans un âge plus avancé. Le portrait allégorique du Cardinal de Bouillon qui ſe trouve à l'hôtel de Bouillon à Paris, & que les connaiſſeurs regardent comme le triomphe de Rigaud, peut être regardé auſſi comme le triomphe du graveur; Rigaud qui deſirait de voir ſon chef-d'oeuvre bien gravé, donna la préférence à M. Preisler ſur tous les autres concurrens, & ce qui l'engagea à le faire, c'était la compoſition & le deſſein du tableau qui l'éléve au rang des morceaux d'hiſtoire, en repréſentant le Cardinal de Bouillon

ouvrant la porte ſainte au Conclave. Le ſuccès du graveur a juſtifié le choix du peintre; un deſſein correct, un burin délicat & moëlleux, un enſemble harmonieux forment la beauté de la gravure de M. Preisler, & il y a eu des peintres qui ont cru pouvoir reconnaître dans l'eſtampe le coloris du tableau. Son Ganymede d'après Pierre eſt généralement eſtimé. Outre la fermeté du burin on y remarque la fierté du deſſein qui caractériſe les tableaux de Pierre. L'ouvrage dont M. Preisler s'occupe actuellement n'eſt pas moins intéreſſant pour la république des arts. C'eſt un tableau de Guide qui repréſente l'apparition de l'ange à St. Pierre; il eſt tiré du cabinet de M. le Comte de Moltke & mérite d'être conſidéré comme un des premiers

mor-

morceaux de peinture qui ſoient à Copenhague. Une expreſſion divine régne dans la tête & dans l'attitude de l'Apôtre, un feu céleſte eſt repandu ſur ſon viſage, & la ſurpriſe, la joie & l'adoration des decrets éternels ſemblent alterner & paſſer rapidement dans les traits d'un vieillard vénérable, dont l'agitation contraſte merveilleuſement bien avec le caractère de repos & de joie céleſte & pure que le peintre a donné au meſſager des cieux. Le tableau n'a rien perdu par le burin, & en le voyant on ſouhaiterait que tous les ouvrages immortels de Raphael, Guerchin, Veroneſe & de Carrache fuſſent tombés entre les mains d'artiſtes comparables à notre Preisler.

George Guillaume Bauernfeind, natif de Copenhague, était l'éléve de M. Preisler. Quoiqu'il ait remporté en 1759. le grand prix de la gravure, dont le sujet était Moïse devant le buisson ardent, je le cite ici moins par rapport à ses talens qu'il a peu fait connaître, que par rapport à son sort qui l'a rendu remarquable. Il fut nommé en 1760. pour accompagner, en qualité de dessinateur, la societé litteraire que le feu Roi envoya en Arabie. Il mourut le 29. Aout 1763 à bord de vaisseau entre Mochha & Bombay. Les grands prix de la gravure distribués de l'Académie furent remportés en 1756. par Jean Samuel Lymann & en 1776. par Jean Jacques George Haas. Le sujet donné du premier est: David coupe la tête à Goliath

liath; & celui du ſecond, deſſiné & gravé par l'auteur: la Sunamite vient vers le prophete Elizée ſur le mont Carmel.

Pezold s'eſt fait de la réputation, il avait beaucoup étudié les antiques, quoiqu'il n'eut jamais été en Italie. Il exécutait avec facilité & correction. Balthaſar à Dresde, Schluter à Berlin, auteur de la ſtatue équeſtre de l'Electeur Frederic Guillaume, & Donner à Vienne lui avaient ſervi de maîtres & de modèles. Il a fait à Copenhague & dans les environs de la ville pluſieurs ouvrages. Entre autres ſtatues celle de Mercure, & de Neptune à l'entrée de la bourſe, & ſur-tout la premiere, ſont dignes d'attention; on a de lui deux fontaines à Hirſchholm & pluſieurs ouvrages en ſtuc. Son morceau

ceau de réception à l'Académie eſt un Hercule qui ſe jette par derriere ſur le bucher. Il a ſaiſi l'inſtant où ce demi-dieu ſe précipite, ce qui a rendu l'attitude ſi difficile, qu'elle n'a guères pu être priſe d'après un modèle, & ne ſaurait être exécutée en marbre. D'ailleurs ſans avoir préciſément le grand caractère d'un héros qui paſſe d'une vie laborieuſe à l'immortalité, ayant même dans l'effort du mouvement une expreſſion contraire au repos, qui accompagne tout ce qui eſt divin, cette ſtatue n'en eſt pas moins d'un beau ſtile & d'une compoſition mâle & hardie.

Simon Charles Stanley nâquit à Copenhague & étudia à Amſterdam ſous von Luchtern. Il paſſa enſuite en Angleterre & y fit un ſéjour de vingt

vingt ans. Il travailla pour Mylord Willnington à Eaſtborne en Suſſex & pour Mylord Maynard à Eaſton en Eſſex. Après ſon retour à Copenhague il fit un grouppe de Vertumne & de Flore qu'on trouve dans la chambre des curioſités & un autre de Venus, Adonis & Cupidon qu'on voit dans le jardin de Frederichsbourg. Son meilleur ouvrage eſt ſon morceau de réception, c'eſt un Ganymede qui d'une main ſe tient à l'aigle & ſe prépare à poſer la jambe ſur l'aîle de l'oiſeau.

Charles Guſtave Pilo avait reçu de la nature de très grandes diſpoſitions pour devenir peintre d'hiſtoire, il peignait avec une facilité étonnante, ſa touche était légére, mais ſon génie était trop vif pour s'aſſujettir à la contrainte

trainte de l'étude & des régles de l'art. Il négligeait le deſſein & par une ſuite de ce défaut il féſait peu de portraits reſſemblans ; la reſſemblance ne pouvant exiſter qu'autant que l'oeil attentif du peintre ſaiſit bien l'enſemble de l'objet qu'il a devant lui. Il avait appris les premiers principes de la peinture de ſon pere Oluf Pilo, peintre Suedois. En 1741. il vint à Copenhague & fut engagé par la Cour. Dans un pays où les arts étaient encore peu connus, où l'on n'avait pas eu depuis long-temps un bon peintre, le moindre talent ſuffiſait pour s'y diſtinguer, & quoique Pilo n'eut pas de principes ſolides, ſa manière avait quelque choſe de ſéduiſant pour ceux qui n'étaient pas vraiment connaiſſeurs, & ſon coloris, ſans être vrai, tou-

chant presque toujours ſur le verdâtre, était fort brillant & lui faiſait beaucoup de partiſans. D'ailleurs on trouvait dans ſes premiers tableaux une manière ſauvage & hardie, qui féſait qu'on y remarquait moins les défauts que dans les tableaux qu'il a fait enſuite, dans lesquels il tâchait de s'en corriger. Tant il eſt vrai, ce qu'un homme d'eſprit diſait un jour à ſon ſujet: On pardonne aux Hurons des erreurs qui ſont inexcuſables parmi les hommes policés. Il eut beaucoup de part à l'établiſſement & aux premiers ſtatuts de l'Académie & à ſa reforme en 1771. L'année ſuivante il quitta le Dannemarc après avoir été décoré par le Roi de Suede de l'Ordre de Vaſa, & il vit à préſent dans ſa patrie, penſionné du Roi de Dannemarc.

Un

Un contemporain de ces artiſtes était Pierre Als, peintre de portraits, mort en 1775. Il fut le premier qui remporta en 1755, le grand prix de la peinture à l'Académie de Copenhague, où il s'était formé en partie après Pilo, dans l'attelier duquel il avait travaillé pendant quelque temps. Il partit pour Rome recommandé par Pezold au célébre Raphael Mengs. Son eſprit & ſes manières agréables lui gagnerent l'amitié de ce grand artiſte au point que celui-ci en fit ſon élève. Mais en partie Als était trop avancé & trop formé dans le genre de peinture qu'il avait cultivé à Copenhague, pour devenir peintre d'hiſtoire, en partie le ſtile & les principes de Mengs étaient entierement oppoſés à la méthode qu'il avait adoptée dans

ſa patrie. Il fut obligé d'oublier tout ce qu'il avait appris, & de commencer de nouveau, ce qui ne pouvait manquer de ralentir ſa marche dans la ſuite de ſes études. Par-tout où les grands maîtres & les beaux modèles de l'art qui frappent l'imagination de l'artiſte manquent, il ſerait à ſouhaiter qu'un jeune peintre ſe bornât à bien apprendre les fondemens & les principes de la peinture, & qu'après avoir acquis un deſſein correct il fit un voyage en Italie, & y choiſit le ſtile & la maniére de peindre qui lui paraîtrait la plus conforme à ſon génie. Tel était le principe de Bach, élève d'Oeſer, qui méritera ſurement un jour une place parmi les premiers peintres de payſages, & qui voyage actuellement en Italie pour perfectionner ſon talent.

Ce

Ce peintre étudia pendant dix-huit mois à la Gallerie de Dresde le deſſein d'après les tableaux de Corrège & d'autres grands maîtres, & les études qu'il y fit lui valurent le ſuffrage de tous les connaiſſeurs. On prévoyait dans ſes payſages lavés en encre de Chine, & ſur-tout dans les figures, qu'il deviendrait l'émule de Claude Lorrain & de Pouſſin; mais jamais il ne voulut peindre en huile, & c'était avec peine que M. Schwalbe à Hambourg, un des premiers connaiſſeurs en peinture, mort trop tôt pour ſes amis & pour les arts, obtint de lui avant ſon départ pour l'Italie deux payſages en huile. Si Als avait ſuivi la même méthode il y aurait ſans doute beaucoup gagné. Il était fort laborieux & ſi infatigable, que ſouvent il devenait minutieux

On le remarque ſur-tout dans le portrait du Roi expoſé au ſallon, qui eſt travaillé avec un art infini & avec une ſi grande régularité des détails, qu'ils ſemblent avoir fait perdre au peintre les beautés eſſentielles de vue. Son application & ſon aſſiduité lui acquirent des connaiſſances, mais elles lui firent perdre le feu de l'exécution. La ſienne fut toujours pénible & forcée; ſa touche eſt peinée & lourde; ſon ton de couleurs ſombre, & c'eſt à ces défauts qu'il faut ſans doute attribuer le peu de reſſemblance qu'on trouve à ſes portraits de femmes.

Les Artiſtes qui compoſent aujourd'hui l'Académie de Copenhague ſont M. M. Harsdorff, Preisler, Wiedewelt, Mandelberg, Weidenhaupt, Hoier, Lund, Müller, Brunnich, Stanley,

Stanley, Becken, Abilgaard, Rude, Cramer. Je parlerai de chacun en particulier.

Gaſpar Frederic Harsdorff, aujourd'hui Directeur de l'Académie & Architecte du Roi, eſt un de ces génies rares, vaſte ſans être extravagant, qui ne projette ſur le papier que ce qui peut s'exécuter, qui joint au génie une étude profonde, qui combine le ſtile noble & ſévére de l'ancienne architecture Grecque & Romaine avec le goût & l'élégance dont le rafinement des moeurs d'aujourd'hui eſt ſuſceptible. Il ne manque à cet architecte qu'un champ plus vaſte pour exercer ſes talens. L'architecture n'a pas le même avantage que la ſculpture & la peinture qui trouvent un protecteur dans chaque amateur &

qui peuvent même ſouvent s'abandonner à la ſeule impulſion du génie, ſans recourir à la protection des Mécènes. Beaucoup moins encore a-t-elle le ſort heureux du Poëte qui reçoit des applaudiſſemens & de l'encouragement de chaque lecteur à qui il a ſu plaire. Il faut des Souverains, des Rois ou des peuples réunis pour encourager l'architecture & pour l'élever à ſa vraie grandeur. Les temples & les édifices publics ont porté chez les anciens l'architecture au point de hauteur auquel elle s'eſt arrêtée; & par tout où ſoit les Souverains, ſoit les peuples, ne ſongent pas aux embelliſſemens des villes, le génie des architectes reſte oiſif & ne produit que de faibles eſſais des forces dont il ſerait capable. Si l'on féſait diriger par M. Harsdorff un édi-

édifice pareil à celui du Louvre, on verrait peut-être en lui un ſecond Perault.

M. Harsdorff s'appliqua dans ſa jeuneſſe aux mathématiques & au génie, dans l'idée d'être employé dans le corps des Ingénieurs. A l'établiſſement de l'Académie à Copenhague il ſe voua à l'architecture civile & remporta deux ans après le grand prix de l'Académie qui était le premier qui fut diſtribué dans l'architecture. On découvrait déjà alors dans ſon deſſein un penchant pour la ſimplicité & la nobleſſe, qui était d'autant plus remarquable qu'il ne pouvait guères l'avoir puiſé dans les modèles après lesquels on l'avait fait travailler & qu'il ne le devait qu'à ſon propre goût. L'année ſuivante il entreprit ſes voyages, penſionné de l'Académie. Il ſe

 rendit

rendit à Paris, & vit avec admiration le périſtile du Louvre, l'égliſe du Val de Grace, le portail de l'égliſe de St. Gervais & de St. Sulpice & la Porte de St. Denis. Il ſe rendit aſſidu aux leçons publiques de M. Blondel, architecte du Roi de France, qui réuniſſait la théorie avec la pratique, expliquait avec une grande connaiſſance de l'art la diſtribution dans l'architecture, cenſurait les fautes des bâtimens publics, montrait à ſes élèves les moyens d'y obvier, & leur enſeignait en même temps la coupe des Pierres & l'art du Charpentier. Tout ce que M. Harsdorff vit & en entendit lui donna cette défiance ſi utile aux jeunes artiſtes de ce qu'il ſavait, & cette grande idée, non moins néceſſaire, de ce qu'il lui reſtait encore à apprendre.

dre. Mais s'il ſuivait les leçons de M. Blondel dans les principes & dans les fondemens de l'architecture, il conſultait dans les préceptes du beau, & dans les régles de la décoration M. M. Père, Souflot & Couſtou, & recherchait la connaiſſance des jeunes artiſtes, dont l'émulation ſervait d'aiguillon à ſon envie de ſe ſignaler parmi eux. Après un ſéjour de quatre ans il quitta Paris & ſe rendit à Rome. La magnificence variée des égliſes & des palais dans cette ville le ſaiſſiſſait, les grandes idées de l'architecture le frappaient, il croyait trouver ce qu'il avait cherché depuis long-temps, il rencontrait par-tout des beautés conformes aux idées qu'il s'était formé de l'art, & qui jusqu'ici ne s'étaient pas encore développées dans ſon ame.

Mais

Mais cet étonnement même céda à l'admiration qui le penétrait à la la contemplation des belles ruines des Grecs & des Romains. La premiere fois qu'il fixa ſes yeux ſur ces reſtes de l'ancienne grandeur, une nouvelle route ſemblait s'ouvrir à ſon génie; jusqu'ici il s'était imaginé qu'il avait fait quelque progrès dans ſon art, il ſentait alors qu'il avait une nouvelle carriere à parcourir. Subitement éclairé par les beautés qu'il conſidérait, il voyait dans quel champ Palladio, Vignole & d'autres avaient moiſſonné, il éprouvait une ſenſation dont il ne pouvait ſe rendre compte, telle qu'on éprouve à chaque révolution ſoudaine qui ſe paſſe dans notre eſprit. Inquiet & rêveur, il méditait aux moyens de parvenir à la même grandeur,

deur dont il avait été frappé, lorsqu'un jour le hazard le ména au Capitole, où les morceaux qui avaient remporté le prix étaient expofés. Le premier ouvrage fur lequel fes regards fe fixerent, fut le deffein d'un architecte Romain, exécuté dans le ftile qu'il defirait fi ardemment de connaitrè. Il fixa toute fon attention fur ce morceau, & s'étant informé comment l'auteur avait fait pour former fon goût & pour parvenir à fes connaiffances, il fe propofa d'en fuivre l'exemple. Depuis ce moment il fe voua uniquement à l'étude des antiques, il apprit à connaître l'infuffifance des régles & acquit cette fineffe de goût & ce tact affuré qui lui fit découvrir les beautés de l'art, que le génie obferve dans les ouvrages par-

faits

faits. Il meſura avec ſoin tous les monumens de l'ancienne architecture, épia jusqu'aux moindres détails, en fit des deſſeins, les appliqua à ſes propres compoſitions, confronta leurs belles proportions avec les régles qu'on avait ſcrupuleuſement ſuivi dans les bâtimens modernes, & vit par là que les anciens avaient hazardé des choſes qui s'élevaient au deſſus des régles connues & n'étaient puiſées que dans le génie de l'Artiſte. Félibien obſerve „que parmi les Colonnes Ioniques, „ dont Philbert de Lorme décora les „ Tuileries, il y en a une plus belle que „ les autres, & qu'en la méſurant on „ ne lui trouve pas les proportions „ qu'elle devrait avoir. Celui qui l'a- „ vait taillée était ſans doute quelque „ homme hors du commun qui vou-

„ lait

„ lait laiſſer ici des preuves de ſa ſci-
„ ence. Cet exemple ſuffit pour rendre plus clair ce que je viens de dire. „Il ne ſuffit pas de connaître
„ les régles de l'architecture, il faut
„ être ſavant dans l'optique, étudier
„ l'effet que chaque choſe doit faire,
„ voir toujours le plus beau & donner
„ un tour agréable à ce qu'on veut
„ faire, & travailler, comme dit le
„ même Félibien, avec ſoin & amour. „
En 1764. M. Harsdorff revint dans ſa patrie; il fut d'abord reçu à l'Académie, il devint Profeſſeur en 1766, & en 1770 architecte du Roi.

On reconnaît facilement dans ſa compoſition ſa grande ſcience de l'antique. L'élégance, la nobleſſe & la ſimplicité régnent dans tous ſes ouvrages. Le modèle de la chapelle ſépulcrale

crale du feu Roi Frederic V., qu'il a exposé au sallon, en porte le caractere. L'architecture est conforme à la majesté qui doit régner dans ce séjour de repos. C'est un Mausolée élevé par l'amour des peuples aux mânes d'un Roi chéri.

La façade de la loge d'Hercule, dans le jardin de Rosenbourg, que j'ai dejà cité ci-dessus comme un des beaux morceaux d'architecture à Copenhague, prouve la fécondité de l'esprit de l'auteur, qui était obligé de travailler sur un pavillon d'une très mauvaise forme, & dont les angles saillans semblaient se refuser à toutes les belles proportions. L'auteur a vaincu ces obstacles sans avoir laissé des traces de la peine que son triomphe lui a coûté. Un Hercule que

Fre-

Fréderic IV. apporta d'Italie eſt placé dans le milieu. La façade de la maiſon de la Comédie préſentait les mêmes difficultés que la loge d'Hercule, mais elles étaient plus difficiles à ſurmonter.

Jean Wiedewelt, dont le génie poëtique eſt accompagné d'une connaiſſance parfaite de l'antique, a beaucoup contribué à développer dans le Nord le germe de l'art ſtatuaire & à former en général le goût pour les décorations & dans les ornemens. Son goût le plus décidé eſt un goût de fêtes; il deſſine & compoſe avec une très grande facilité, & dans toutes ſes compoſitions on voit régner un eſprit agréable. Le feu Roi Fréderic V. le fit beauconp travailler, ſon attelier était rempli d'artiſtes & d'ouvriers, & dans la quantité d'ouvrages qu'il fit

exécuter la vivacité de ſon génie lui était d'un grand ſecours, mais il lui était impoſſible de donner à ſes ouvrages les ſoins que les chef-d'oeuvres de l'art demandent. On reconnaît ſes talens pour la décoration dans pluſieurs morceaux d'architecture qu'il a inventés & élevés à Copenhague, & ſon diſcours ſur le goût qu'il a fait imprimer en 1762 prouve ſon génie poëtique & ſon imagination vive & fleurie. Il a commencé par s'appliquer à la peinture ſous la direction de Miani, peintre à fresque, après avoir appris chez ſon pere, qui était ſculpteur, les premiers fondemens de l'art. Lorsque Miani partit de Copenhague, M. Wiedewelt ſe voua entierement à la ſculpture. L'Académie n'étant pas encore établie il était obligé de voya-

ger à ſes fraix; il alla à Paris travailler chez Couſtou & en même temps il deſſina à l'Académie, & remporta, après avoir étudié deux ans, le premier prix dans l'école des modèles. Sur cette preuve de ſon application Frederic V. lui accorda une penſion; & lorsque l'Académie fut fondée il obtint la penſion de l'Académie. Il reſta quatre ans en France, fit de là le tour d'Italie & d'Allemagne & revint dans ſa patrie après une abſence de huit ans. Dix ans après ſon retour en 1768. il fit un nouveau voyage en France & en Angleterre, pour faire la connaiſſance des Artiſtes de ces pays. Il n'y employa que neuf mois. Son morceau de réception à l'Académie eſt un Hercule qui ſe repoſe de ſes travaux; il le fit en 1758. On trou-

ve une grande quantité de ſes ouvrages dans les jardins du château de Friedensbourg. Il eſt l'auteur du Sarcophage de Chriſtian VI, à Roeskild, & des douze portraits desRois de la maiſon d'Oldenbourg poſés dans la grande ſalle du château de Copenhague avec des ornemens & des trophées. On s'eſt arrêté avec plaiſir auprès du modèle du Sarcophage de feu le Roi Frederic V, que l'auteur a expoſé au ſallon de l'Académie. On aimait à ſe rappeller un Prince adoré. Le modèle eſt de la moitié de la grandeur qu'il aura dans l'exécution. Il était placé dans une eſpèce de chapelle, ſéparée de la ſalle d'expoſition. Le jour qui venait d'enhaut était ménagé avec ſageſſe. Tous ceux qui entraient dans ce Sanctuaire s'approchaient avec reſpect

respect & bènissaient la mémoire d'un Prince qui pendant toute sa vie n'a desiré que le bonheur de ses sujets. Le Dannemarc & la Norvége, représentés sous deux figures de femmes, sont assises sur le socle du Sarcophage & pleurent leur perte. La figure qui représente le Dannemarc est d'un choix plus heureux que celle qui représente la Norvége. Les drapperies en sont jettées avec art. Derriere de cercueil une colonne s'éléve. Elle est surmontée d'une urne & le portrait du Roi est ataché à son fust. Des critiques ont prétendu qu'une urne ne pouvait être placée auprès d'un Sarcophage sans pécher contre le costume, mais on peut observer qu'une urne est souvent employée allégoriquement aux tombeaux, sans renfermer précisément

 des

des cendres. L'enſemble de ce monument eſt mâle, & frappe par ſon ordonnance ſimple & élevée. Une figure du même auteur qui repréſente la mort ſous la figure d'un génie qui repoſe, n'a pas moins excité l'attention du public. On a ſur-tout admiré la partie ſupérieure de cette figure, la tête panchée ſut une urne, le corps renverſé, les aîles qui ſemblent tomber ſont d'une expreſſion admirable. Le racourci de la jambe gauche ſemble être un peu gêné. Les buſtes en marbre du Roi & de feu M. le Comte de Bernſtorff expoſés au Sallon ſont ſavamment traités, & ont fait beaucoup de ſenſation; de même que les deux grouppes en plâtre bronzé de cet Artiſte; dont l'un ſur-tout qui repréſen-

te l'enlèvement de Flore a été trouvé charmant.

M. Jean Mandelberg, peintre de bataille & d'hiſtoire eſt né à Stockholm. Il reçut les premieres inſtructions de ſon pere & étudia d'après Lemke, peintre de batailles, qui a peint au château de Drotningholm les campagnes de Charles X. & de Charles XI, d'après Bourguignon & Simoni Parmeſan. En 1752 il fit la connaiſſance de feu Mr. Arbien, graveur de médailles, un des plus grands artiſtes en ce genre de ſon temps, & le premier qui a été reçu membre par l'Académie le 28 Fevr. 1758. Lorsque M. Mandelberg le rencontra à Stockholm, il y était venu pour profiter du célébre Hetlinger & pour aller de là à Paris, où il a acquis de la réputation.

M. Mandelberg l'accompagna dans son voyage & eut le bonheur de faire à Paris la connaissance du célébre Comte de Caylus. Protégé par ce savant connaisseur il eut occasion de copier une bataille peinte par Salvator Rosa; sa copie fut faite avec tant de hardiesse & de fierté qu'elle passe aujourd'hui dans le cabinet où elle est placée, pour l'original. Il profita en même temps des leçons de Boucher, dessina à l'Académie, & eut le bonheur en 1754 d'obtenir une pension du feu Roi Frederic V, qui le mit en état de poursuivre ses voyages. En 1755 il partit pour Rome, recommandé au célébre Mengs, qui travaillait alors à son grand tableau du maître autel de la chapelle de l'Electeur à Dresde. M. Mandelberg en copia plusieurs

figures

figures & étudia ſous la direction de Mengs d'après la nature, les grands maîtres & les Antiques. Il quitta Rome en 1759, accompagné de M. Wiedewelt, avec lequel il paſſa par Florence, Bologne, Veniſe & l'Allemagne, pour ſe rendre à Copenhague où il fut reçu à l'Académie. Il s'eſt décidé pour le genre d'hiſtoire & particulierement pour les batailles, quoiqu'il réuſſiſſe mieux dans les petites paſtorales, les ſiennes ne cédant en rien à celles de Boucher dont il eſt l'imitateur. Une touche légère ſans être manierée, un ton agréable qui évite la porcelaine & le recherché, & en général un beau faire les caractériſent. Il a expoſé deux tableaux dans ce genre qu'on a vu avec plus de plaiſir que ſes grands morceaux qu'il a

tiré

tirés d'Homere. Il eſt difficile de donner aux tableaux, dont les ſujets ſont pris d'Homere, la force qu'ils ont dans les deſcriptions de ce divin poëte, & de reproduire ſur une toile les images qui nous frappent à la lecture de l'Iliade. Quand un peintre travaille d'après la poëſie il doit avoir ſoin de bien expoſer & de ſoutenir le caractere de ſon ſujet, & de peindre, pour ainſi dire, dans les figures qui le compoſent, la ſuite des idées qu'il veut exciter dans l'ame de ceux qui contemplent ſon ouvrage. Ce que le poëte expoſe par une narration harmonieuſe, il doit le repréſenter par un concours d'expreſſions dont il anime ſon tableau. Ainſi le peintre qui ne peint que la vengeance qu'Achille prend ſur le corps d'Hector, ne peint pas

Achille,

Achille; pour nous faire connaître ce héros, il faudrait nous montrer sa douleur à la nouvelle de la mort de Patrocle, nous peindre cette amitié héroïque dont sa grande ame était susceptible, ces regrets qui le poursuivaient jusques dans les ombres de la nuit, ce respect pour les mânes d'un homme chéri, ces pompes funébres par lesquelles il croyait les appaiser. Après avoir suivi dans l'Iliade l'ame d'Achille, après avoir dévoloppé les ressorts qui tendaient son courage, qui l'agitaient & le poussaient à ces excès qui font frémir quand on les considére de sang-froid, & en se rappellant ensuite les efforts des Grecs pour défendre le corps de Patrocle contre la fureur d'Hector qui le destinait aux chiens; alors non seulement on cesse

de

de blâmer Achille, mais on le voit avec étonnement, on l'admire, & on le méconnaîtrait s'il eut pu pardonner à Hector & épargner les Troyens. Quiconque détache du grand ensemble de l'ame d'Achille le seul traît de sa cruauté contre un corps expiré, est semblable à un homme qui pour nous faire connaître Alexandre, le peindrait pris de vin, attendant Clytus derriere la porte pour l'assassiner.

Pour éviter ce défaut & pour donner à un tableau l'expression qu'il doit avoir il faut que le peintre saisisse le moment où il peut faire concourir tous les objets qu'il fait respirer sur sa toile, au développement du sujet qu'il traite ou du poëme qu'il veut nous donner. Il faut par la même raison qu'il évite tout ce qui donne

une

une idée fausse ou imparfaite du héros qu'il nous trace ou de l'action qu'il peint. Quand on considére long-temps les chef-d'oeuvres du pinceau de l'immortel Raphael, on croit s'entretenir avec toutes les figures d'un tableau, & lire dans leurs traits non seulement ce qui se passe dans leur ame, mais ce qui s'y est passé & ce qui les amene à la catastrophe, à l'action ou à la pensée qui les agite & les occupe dans le moment où on les voit. A la vue de la mort de Caton je veux que tout m'annonce la liberté expirante. Ainsi qu'à la lecture d'Homere notre ame erre dans un champ immense de tableaux & d'idées, tantôt frappée de la beauté de l'ensemble, tantôt poursuivant les détails infiniment variés, de même à la vue d'un beau tableau chaque par-

tie qui la compoſe doit concourir à exciter dans nous cette ſenſation d'une expreſſion qu'on ne ſaurait méconnaître à la vue du beau, & former en même temps par elle-même comme un tableau ſèparé qui agit ſur nos ſens, nous entretient & parle à notre ame par la magie de l'imagination. Pour bien comprendre ceci on n'a qu'à voir les grands tableaux de Raphael. Dans celui de la transfiguration Raphael à même ſu concilier deux intérêts qui au premier coup d'oeil ſemblent être d'une nature oppoſée. Il a voulu rapporter au Dieu, qu'il nous peint dans ſa gloire, le terreſtre & le céleſte, & ſon pinceau en traçant avec une hardieſſe ſurprenante les maux les plus affreux de la terre, & l'impuiſſance des hommes d'en délivrer leurs ſemblables,

blables, nòus ramene à celui dont il veut que nous attendions le foulagement de tous nos maux.

Il ferait à fouhaiter que M. Mandelberg fut plus connu, & qu'il eut toujours trouvé dans l'encouragement que l'émulation & l'applaudiffement des connaiffeurs donnent aux talens, des motifs de fe vouer uniquement à fon art, & de fuivre, en s'y appliquant, la direction de fon génie. Il a peint huit tableaux tirés de l'Iliade dans la coupole du château de Fridensbourg, le plafond de la grande falle du château de Chriftiansbourg, dont il eft étonnant qu'il fe foit fi bien acquitté, n'étant acoutumé qu'à peindre des tableaux de Chevalet. Il a fait des deffus de portes à Marienlyft, dans le Palais de M. le Comte de Moltke, dans

dans la maiſon de campagne de M. le Comte de Bernſtorff & de pluſieurs particuliers.

André Weidenhaupt, éléve de Pezold & de Sally, étudia à Copenhague pendant douze ans le deſſein & la ſculpture & remporta ſucceſſivement tous les prix de l'Académie. En 1762, il obtint une penſion pour voyager trois ans en France & trois ans en Italie. Arrivé à Paris il trouva de la difficulté à être admis à l'Académie, où il n'y avait plus de places à donner. Le Directeur Charles Vanloo lui en accorda cependant une pour la ſemaine où les jeunes Artiſtes concouraient pour le prix du deſſein. M. Weidenhaupt eut le bonheur de le remporter & de ſe procurer ainſi par ſes talens la place qu'il avait ſollicitée. Il conti-

nua

nua ſes études ſous Pajou & travailla beaucoup d'après nature en s'appliquant en même temps à la compoſition. Mr. Pajou le fit travailler à la ſtatue d'un St. Auguſtin en marbre de huit pieds de proportion, deſtinée à la chapelle de ce Saint dans l'hôtel des Invalides. Il copia pluſieurs ouvrages de Bouchardon, entre autres les figures de la fontaine de la rue de Grenelle. Il s'appliqua ſur-tout à l'étude de l'anatomie & acquit dans cette ſcience la force & les connaiſſances qu'on reconnaît facilement dans tous ſes ouvrages, comme je l'obſerverai dans la ſuite. En 1765 il ſe rendit à Rome. Il y copia en relief de tous les côtés les chef-d'oeuvres de l'art, & en boſſe-ronde le Tors antique du Belvedere, le Gladiateur mourant du

Capitole & la figure de Laocoon du Vatican. Il a conſervé ces trois belles copies & nous les avons vues avec plaiſir au Sallon. Après avoir épuiſé tout ce que les antiques offrent d'admirable & de merveilleux & fait beaucoup de deſſeins d'après nature & d'après pluſieurs grands tableaux, il quitta Rome en 1768 & paſſa par Florence & Bologne où il fut reçu membre des Académies. Son morceau de réception à Florence eſt un fleuve aſſis, entouré des attributs qui caractériſent chez les anciens ces divinités. Il parcourut enſuite l'Allemagne & revint en 1769 à Copenhague. On admire la connaiſſance qu'il a de l'anatomie dans les ſoins qu'il prend de marquer dans ſes ouvrages les muſcles & les veines. On la voit ſur-tout dans un

Ecorché

Ecorché qu'il a fait pour l'ufage des éléves de l'Académie. Le choix des fujets que l'auteur a traité jusqu'ici lui ont permis l'exactitude qu'il a obfervé dans les régles de l'anatomie fans que fes figures en foient devenues dures & rebutantes. Son morceau de réception à l'Académie de Copenhague eft un Minos affis, s'appuyant fur l'urne qui renferme les lots du deftin, & tenant dans une main un fceptre qu'il pofe fur fon genou. S'il eft vrai, comme Winkelman l'obferve, que les anciens évitaient dans leurs ftatues des Dieux & des héros de les repréfenter avec une jambe pofée fur l'autre, on peut critiquer l'attitude que M. Weidenhaupt a donnée à fon juge des enfers, à moins qu'on ne veuille placer Minos parmi les exceptions que cet auteur

cite, & le ranger avec les Meléagre & les Pâris. Son fleuve, dont j'ai parlé plus haut, est une belle figure on admire sur-tout l'attitude & la fierté du dessein. Parmi les copies d'après les antiques le Gladiateur mourant a été généralement approuvé. On y reconnait, ainsi qu'à son original, ce qui lui reste encore d'ame & de vie. Je ne puis pas me rendre aux raisons de Winckelman qui prétend que cette statue n'est pas celle d'un Gladiateur mourant. La signification la plus simple me paraît la meilleure, & la premiere idée qu'on a à la vue de la statue dont je parle est de la prendre pour la figure d'un gladiateur. Si les anciens Grecs n'ont pas représenté de Gladiateurs dans les premiers temps, c'est qu'ils pensaient trop humaine-

ment

ment pour en avoir. Ce n'eſt pas qu'ils euſſent trouvé ce ſujet ignoble & indigne de l'art. Ils chantaient, peignaient, ſculptaient tout ce que la nature offrait à leurs yeux. Tibere acheta une peinture laſcive de Parrhaſe. Les poëtes ont ſouvent proſtitué les talens des Muſes à une imagination déréglée. Et ſi les anciens Sculpteurs ont repréſenté des Lutteurs, ainſi que l'on en trouve du premier ſtile dans le Palais Farneſe, s'ils y ont érigé des ſtatues au vainqueur Pancratiates dans les jeux d'Alexandrie, & imité jusqu'à leurs défauts dans les oreilles, ſi Pythagoras gagna le prix ſur Myron à Delphes par la ſtatue d'un Pancratiate, ſi Myron a pouſſé ſon art à la derniere perfection en formant une vache, ſi un autre artiſte de ce

nom

a trouvé l'agilité d'un coureur d'Alexandre, nommé Ladas, digne de ſon ciſeau, s'il eſt presque impoſſible de méconnaître le Gladiateur de Borgheſe, fait par Agaſias, & que l'expreſſion qui régne dans la tête & dans tout le corps de ce chef d'oeuvre annonce la vie laborieuſe d'un Gladiateur, ſi les anciens ont pu exceller dans la figure d'un Hermaphrodite, s'ils ont repréſenté des animaux, & même des monſtres, témoin les Sphinx, ſi enfin leur imagination toujours tournée vers le beau & le ſublime ſaiſiſſait dans tous les objets ce qui pouvait intéreſſer l'art & élever l'ame du ſpectateur, ſi une idée d'Homere ſuffiſait à Phidias pour lui faire concevoir la grande image de ſon Jupiter, ſi la vue d'une Phryné excita dans l'ame du ſculpteur l'idée

de

de la Déeſſe de la beauté, ſi le génie des Grecs ſut exprimer dans le grouppe de Laocoon le dernier degré de la douleur & dans celui de la Niobe la diction muette du déſespoir, pourquoi un Cteſilaus n'aurait-il pas ſaiſi l'inſtant où il vit paſſer un homme d'une vie à l'autre & projetté cette ſtatue dont l'exécution répond ſi admirablement bien à l'idée qui paraît l'avoir frappé? Ce n'eſt point d'un Gladiateur, ce n'eſt pas, comme dit Winckelman, d'un ſujet ignoble que cet immortel artiſte a perpétué la mémoire, c'eſt l'expreſſion d'un homme mourant qu'il a donnée à ſa ſtatue. Que dirait-on d'un peintre ou d'un ſculpteur de nos jours qui repréſenterait un cerf abattu de fatigue, pourſuivi d'un grand nom-

bre de chasseurs douillets qui se plaisent à ce cruel spectacle, craignant leur approche & n'ayant plus la force de l'éviter? Si l'artiste le représente bien au naturel, renversé par terre, la tête faiblement levée, tournant de tout côté un oeil humide & un regard craintif & paraissant demander compassion à ses persécuteurs; ne dira-t-on pas que l'artiste, en bien rendant la nature, a parlé pour elle & reproché aux hommes leurs plaisirs cruels? Les mêmes sentimens d'humanité n'ont-ils pas pu toucher l'ame de Ctesilaus à la vue d'un spectacle vraiment barbare, où des hommes s'immolaient pour plaire à des hommes, & n'a t-il pas pû avoir l'idée de montrer aux Grecs, combien il était indigne d'eux d'emprunter des plaisirs inhumains d'un peuple

peuple vertueux, mais féroce & abandonné des muſes. Un paſſage de Pline qui dit que Cteſilaus donnait plus de nobleſſe encore aux perſonnes illuſtres qu'il repréſentait, ſemble déterminer Winckelman à croire qu'il ne s'eſt pas occupé d'un vil Gladiateur. Mais s'il relevait par ſon art la nobleſſe des grands hommes il devait auſſi rendre l'expreſſion de l'ame plus forte dans les ſtatues où il ne pouvait rechercher qu'elle; & ce que Pline dit ne prouve pas qu'il ne repréſenta jamais que des figures d'un caractère noble & élevé. Pourquoi lorsque les Grecs dans les derniers temps pouvaient ſoutenir la vue des Gladiateurs, ne ſe ſerait-il pas trouvé un artiſte parmi eux qui en eut fait un objet de ſon art? Et ſi je veux même entrer

dans l'idée de Winckelman & avouer avec lui que les Grecs n'admettaient rien de vulgaire, voyons ce qui eſt grand & élevé, & ce qui eſt digne d'être immortaliſé par les arts? Ne ſont-ce pas les actions & les faits illuſtres? Et ſi un Gladiateur prend dans le moment de ſa mort le caractére d'un grand homme, quel artiſte le croira indigne de l'art? Ce moment lui fait racheter l'ignominie de ſa vie. Si les talens recherchaient les noms illuſtres & les rangs élevés, parlerait-on d'un Othryades, de ce Soldat mourant, ignoré jusqu'au dernier moment de ſa vie, immortaliſé par un ſeul mot qu'il écrivit ſur ſon bouclier avec le ſang qui coulait de ſes playes, & qui décida du ſort de deux peuples? Winckelman dit lui-même, qu'on voit

au vifage, à la main & aux fandales du Gladiateur qu'il repréfente une perfonne ordinaire, & enfuite il fait de cette même figure un héraut & un vainqueur aux jeux Olympiques. Je ne parle pas du bouclier & des autres petits attributs de cette ftatue, il eft difficile de juger par là du fujet dont il eft queftion. D'ailleurs les attributs même font plus contre l'opinion de Winckelmann que pour elle. Il n'y a aucune raifon de repréfenter un héraut tout nud, il y a peu de raifons de croire qu'il ait porté une corde autour du cou. J'ai fouvent eu occafion d'obferver que les efprits élevés, comme celui de Winckelman, par la grandeur des Grecs & frappés du point de hauteur auquel ils font parvenus, les ont cru d'une nature plus qu'humaine,

humaine & les ont reſpectés comme les favoris de Dieu, à qui tout ce qui eſt mortel & ordinaire échappe. Trop occupés de la perfection de ce peuple ils oublient que c'eſt de la terre qu'il s'eſt élevé vers le Ciel, que l'humanité l'a conduit aux choſes divines & que des idées naturelles & ſimples lui ont fait connaître les idées ſublimes & abſtraites du grand & du beau. Quiconque s'occupe ſans ceſſe de la hauteur à laquelle des Grecs ſe ſont élevés déſeſpére d'y atteindre; quiconque recherche la route qu'ils ont pris pour y parvenir, s'il a du génie, s'il a des vertus, oſera meſurer ſon vol avec le leur. Mais pour les égaler il faut commencer comme eux & renoncer à l'idée de commencer par où ils ont fini. Revenons à la premiere

miere ſimplicité. C'eſt la baſe de tout.

Cornelius Hoyer, peintre en miniature, s'eſt rendu célébre par ſes talens par-tout où il les a exercés. Il commença ſes études par la peinture à l'huile, qui eſt plus propre que tous les autres genres de peinture à déve-lopper le génie, & à faire acquérir au peintre une touche hardie, de la force dans le coloris, de la connaiſſance du clair-obſcur & de l'harmonie dans les tons. Jamais un peintre ne devrait rechercher ſur la couleur; point de couleur eſt la meilleure, un tableau qui ſent la palette eſt un mauvais tableau. Un ton vrai & varié ſelon la vérité des objets eſt le meilleur ton. Combien de peintres n'y a-t-il pas qui peignent les vieillards & les enfans,

l'air

l'air du printemps & de l'automne, du matin & de l'après dinée, d'une même couleur ? Vandyck & Titien n'ont jamais peint deux portraits d'un même ton, & c'eſt ce qui les rend toujours vrais & jamais manièrés. L'incomparable Petitot a ſuivi ces exemples & M. Hoyer a marché ſur les mêmes traces. Il comprit bientôt que le deſſein eſt la baſe de la peinture, & que ce n'eſt que par la juſteſſe des proportions qu'un objet en petit peut paraître grand comme la nature. Il ſerait à déſirer qu'un peintre de portrait, tant en grand qu'en miniature, commençat ſes études comme s'il voulait devenir Peintre d'hiſtoire, cette étude lui donnerait plus de facilité pour la compoſition, ſes attitudes deviendraient plus gracieuſes & plus naturelles, ſa

ma-

niere ſerait plus large, il diſtribuerait avec plus de ſageſſe les grandes maſſes de lumieres & d'ombres. C'eſt ainſi qu'il acquerrait dans le deſſein, dans la compoſition, dans le clair-obſcur, dans la perſpective, dans la diſtribution des ombres & des lumieres les principes qui donnent à tous les genres de peinture la force, l'expreſſion, le feu & la vérité. Un peintre de portrait doit bien connaître toutes les régles de l'art s'il veut perfectionner ſon talent, & leur application eſt ſouvent plus difficile pour lui que dans les autres genres de peinture. Un tableau d'une ſeule figure eſt ordinairement plus ſévérement examiné qu'un tableau, où la multitude des objets fait promener l'oeil du ſpectateur, & le frappe par l'Enſemble. Il faut que

le

le Peintre connaiſſe bien la conſtruction d'une tête, & c'eſt avec raiſon qu'un grand artiſte a dit, que quiconque ſait bien deſſiner une tête, ſait tout deſſiner: il faut qu'il ait une parfaite intelligence de la Perſpective; j'entends cette perſpective déliée & délicate, où chaque point du contour & des parties de la tête fuit dans ſa juſte diſtance & ſoumet le deſſein aux rigueurs des proportions qu'on peut mieux ſentir qu'exprimer. Il faut la voir pour la connaître, ainſi qu'il faut recourir aux tableaux du grand Mengs pour comprendre ce qu'en vain il a voulu expliquer dans ſes diſcours ſur la nature de la beauté. Un concours de pluſieurs circonſtances détermina M. Hoyer à ſe vouer à la miniature. M. le Comte de Moltke, à qui Mr.

Sally

Sally l'avait recommandé, l'y encouragea & le ſuccès qu'il eut d'abord le confirma dans ſon choix. En 1763 il obtint une penſion pour voyager pendant trois ans en France & en Italie, terme qu'il prolongea de deux ans à ſes propres fraix. A Paris il fit la connaiſſance du célébre Maſſé, également connu par ſes chef-d'oeuvres en miniature & par ſes deſſeins de la gallerie de Verſailles qu'il a fait graver. Quoique Maſſé fut déjà trop avancé en âge pour travailler, ſon commerce & ſes entretiens ſervirent de leçons à notre jeune Artiſte, & lui communiquerent la méthode de cet incomparable maitre, dont les converſations étaient presque toujours des diſcours ſur les principes de l'art. Sa maiſon ſervait de rendez-vous à tous les Ar-

tiſtes diſtingués, ils y venaient de tous les coins de l'Europe. Tous leurs entretiens roulaient ſur les arts. La concurrence de tant de gens à talens ne pouvait manquer d'éveiller & de fortifier le génie de M. Hoyer & de lui donner toute la force dont il était ſuſceptible. Parmi les artiſtes étrangers dont il fut à portée de cultiver la connaiſſance chéz Maſſé il diſtingua ſur-tout M. Alwen de Vienne, peintre de la premiere force en miniature, en émail & en paſtel. Les ouvrages de cet artiſte firent une grande impreſſion ſur lui. Il trouva ſa touche hardie & ſpirituelle, le brillant de ſes couleurs tenait du prodige, il connaiſſait parfaitement la charpente d'une tête & entrait dans les plus petits détails ſans faire ſouffrir l'enſemble.

Après

Après un féjour de deux ans à Paris, M. Hoyer entreprit le voyage d'Italie. Le grand nombre des Van-Dyk qu'on trouve à Génes & à Florence l'arrêterent dans ces deux villes. Plusieurs portraits en émail du fameux Petitot, trop connu pour en parler, n'y fixerent pas moins fon attention. Il ne demeura pas long-temps à Rome, mais il tira tout le parti qu'il pouvait du court efpace de temps que le terme de fes voyages lui permit d'y paffer, & étudia fur-tout d'après les buftes du Capitole qui l'intereffaient en qualité de peintre de portrait; peut-être eft-il refulté de cette étude une certaine dureté dans fes contours qu'il a de la peine à éviter, en voulant en rendre un compte trop exact. En fortant d'Italie il parcourut l'Allemagne, &

resta près d'un an à Dresde où la Gallerie des tableaux lui offrit un vaste champ à ses études. La Cour de Saxe lui fit l'accueil qu'il méritait, & les journaux firent l'éloge de ses talens. De retour dans sa patrie il y fut bientôt recherché, aimé, & estimé; & c'est avec plaisir, que ses amis s'empressent de rendre justice à ses talens sans craindre de devenir partiaux. Il donne à la miniature toute la force dont elle est capable. La plûpart de ses ouvrages sont des tableaux, c'est comme tels qu'il faut les juger, on n'y voit rien quand on n'y voit que des portraits & cependant tout y est portrait, jusqu'au maintien même. M. Hoyer étudie avec soin la composition de ses ouvrages & s'applique beaucoup à les varier toujours.

Il

Il a quitté la manière trop gênante de pointer & en imitant la méthode de la Rosalba, il a adopté dans la miniature la manière de peindre en huile qui lui donne plus d'effet & d'ame, sans lui rien ôter de la netteté & du fini. On a vu au dernier Sallon avec un plaisir égal tous les morceaux qu'il a exposés, il régnait parmi eux une si grande varieté qu'ils semblaient s'entre-disputer la préference, & qu'attiré par-tout par une beauté différente & nouvelle, l'oeil du spectateur se plaisait à laisser le jugement indécis. On a vu avec le même plaisir ses portraits en pastel, & le public qui desire de voir multiplier ses ouvrages a beaucoup applaudi à ses desseins en profil; il en a fait graver par M. Clémens, jeune artiste, qui voyage dans

l'étranger, & par Meno Haas, graveur à Copenhague; tous les deux ont bien réüſſi à rendre au burin la fineſſe du crayon de M. Hoyer. C'eſt ſurtout le portrait de Mad. Walter gravé par Mr. Cleve, en manière de crayon, qui fait juger de ſa manière de deſſiner; mais le meilleur de ſes deſſeins en ce genre, eſt le portrait de Mr. le Comte de Callenberg, Miniſtre de la Cour de Saxe.

Après avoir parlé des Artiſtes, officiers de l'Académie, il me reſte encore à parler des Académiciens & de ceux qui ſont agrégés à ce corps reſpectable.

M. Lund peintre de payſages a expoſé au dernier Sallon quelques grands tableaux & une quantité de morceaux peints en gouache qui prou-

vent

vent la richeſſe de ſes idées & ſa facilité pour la compoſition. Mais on dirait que les régles l'embarraſſent & le gênent & qu'il préfere de s'abandonner à une imagination fougeuſe & variée. Il en réſulte que ſa facilité de compoſer fait un effet contraire ſur ſes ouvrages; en ſurchargeant les ſites il les embrouille, il n'eſt pas comme ces amans qui encenſent leur maitreſſe, il eſt ſemblable à ces libertins, qui, à force de pourſuivre le plaiſir, n'en goutent plus aucun. Ses payſages ne ſont pas ces endroits délicieux, dont on reſpire au premier coup d'oeil les charmes & la beauté. Ce ne ſont pas ces forêts majeſtueuſes de Claude Lorraine, ces chutes d'eaux merveilleuſes de Ruisdahl, ces rochers menaçants & peu craints des innocens bergers de

Berghem; ces réduits ſacrés, acceſſibles à la nature ſeule & au pinceau du peintre, de Dietrich; cette tranquillité champêtre de Poelembourg, de Sachtleven & d'autres; ce ſont des labyrinthes où l'on s'égare & qu'on craint de pénétrer. C'eſt peut-être pour débrouiller ſes idées & pour les faire paraître qu'il donne à ſa touche, d'ailleurs légére & hardie, un coloris qui ſent quelquefois la palette, & qui fatigue l'oeil qui voudrait ſe repoſer en contemplant la nature; il ſuit rarement cette régle connue, que pour faire un tableau il faut toujours mettre une partie de repos en oppoſition à la partie chargée. S'il n'entend pas tout à fait la perſpective linéaire, il employe avec d'autant plus de ſuccès la perſpective aërienne, par laquelle il

ſait

ſait donner à ſes lointains ce vague & ces vapeurs que l'on admire ſi fort dans les tableaux du fameux Vernet. On a vu avec plaiſir par deux petits tableaux, dont l'un imite parfaitement le goût de Vernet, à quoi l'on peut s'attendre de cet artiſte, pourvu qu'il veuille ſoumettre à la ſageſſe des régles un eſprit fait pour tout ſaiſir.

M. Muller, peintre en miniature, élevé chez ſon Oncle Louis Guillaume Buſch, Inſpecteur de la Gallerie de Salzdahlen, a beaucoup perfectionné ſon talent à Copenhague. Il peint fort proprement & poſſéde parfaitement bien le mécanisme de ſon art. Ses peintures ſont d'un grand fini, & ſi les tons ne ſont pas toujours aſſés rompus, ſi les plis de ſa draperie n'ont pas la legèreté qu'on deſire, c'eſt parce qu'il

conſerve encore la manière de pointer qui ne laiſſe cependant pas de rendre ſes ouvrages agréables par la façon dont il les traite. Il grave parfaitement bien à l'eau forte, ſur-tout des morceaux d'architecture, des Vues & des Payſages.

M. Brunnich, peintre d'hiſtoire a fait plaiſir par un Promethée & par une copie de la fortune de Guide au Capitole.

M. Stanley, fils du ſculpteur dont j'ai déjà parlé, ſurpaſſe de beaucoup ſon pere & nous fait eſpérer des morceaux qui lui feront honneur, s'il continue de cultiver ſon talent avec tous les ſoins qu'il exige. Comme un poëte doit avoir ſenti ce qu'il veut que ſes lecteurs ſentent, de même un ſculpteur doit faire paſſer ſon enthouſiasme

ſiasme dans l'ame de ſes admirateurs; s'il travaille ſans feu, il ne fera que des ouvrages froids, & s'il n'a pas pour ſon art le reſpect & la vénération qu'il mérite, s'il ne l'éléve pas au deſſus de toute autre choſe, & qu'il ne le conſidère par comme le ſeul objet auquel il rapporte toutes ſes idées, ſon ame entiere & toute la chaleur de ſon imagination, il ne ſortira pas de la claſſe commune & ne deviendra jamais le favori des Dieux. C'eſt ſur-tout par une figure en plâtre qui repréſente l'amour de la patrie, que M. Stanley a confirmé les eſpérances que le public avait déjà conçues de ſa copie du gladiateur de Borgeſe. Un ſtile mâle & correct caractériſe cette figure, qu'il a faite pour ſa réception à l'Académie. Ce n'eſt pas une beauté idéale,

le, dont les chairs mollement arrondies & les jointures des membres à peine indiquées ſemblent confondre les ſexes & les âges, & produiſent ces formes ſublimes qui, comme Winckelmann dit, ne tiennent de la matière qu'autant qu'il faut pour les rendre viſibles. La matière ainſi transformée ſert pour nous élever au deſſus de la matière & pour exalter notre ame jusques dans les régions céleſtes. Elévés par leur génie les Grecs ne craignaient pas de choquer la nature, à laquelle ils donnaient, pour ainſi dire, des formes nouvelles, & qui leur fourniſſait les matériaux pour la ſurpaſſer. De là les yeux profonds & l'os reſaillant du front à la tête de la Niobe & de ſa fille. C'eſt par ces ſimples traits, par ce preſtige de l'art, que

qu'ils réünissaient la plus forte expression avec le plus grand repos, & que sans décomposer la beauté, sans en interrompre la régularité & la simplicité, ils l'animaient au gré de leurs desirs. Mais cette beauté idéale, qui éléve notre imagination, ne convient pas à une statue que le génie reconnaissant érige à des vertus qu'il a sous ses yeux, & que chaque sujet d'un pays heureux retrouve dans les soins du gouvernement qui veille à sa prospérité. Le repos, la noblesse, la force, la perséverance, le courage, l'oeil pénétrant & le regard paternel caractérisent le patriotisme. Le public a reconnu ces vertus dans l'ouvrage de M. Stanley & dans l'expression & l'attitude de sa statue; mais c'est avec plus de plaisir encore

qu'il

qu'il érige des autels à la vertu dont elle nous repréſente l'image & les Danois pénétrés & touchés gravent unanimement à ſon piedeſtal les noms chéris de CHRISTIAN & de FREDERIC.

Les deſſeins de M. Stanley ſont d'une belle compoſition, ſur-tout le triomphe de Paul Emile, dont les figures ſans être parfaitement correctes ſont deſſinées avec goût, mais elles n'ont pas la force & l'expreſſion qu'on voudrait y trouver, & que l'encre de Chine ſeule n'a pas pu leur donner.

M. Becken s'eſt annoncé par une manière de deſſiner des têtes qui a paru fort agréable à tous ceux qui deſirent d'avoir, ſans beaucoup de fraix, des portraits reſſemblants de leurs amis. Il a expoſé le buſte d'une femme de ſoixante & dix ans, & une

tête

tête d'enfant qu'on a trouvé d'une grande vérité.

M. M. Abilgaard & Rude, Peintres d'hiſtoire, revenus depuis peu de leur voyage, ſe ſont faits connaître fort avantageuſement par deux tableaux qu'ils ont expoſés. M. Abilgaard a peint un Philoctéte bleſſé; on a trouvé dans ce tableau un ton nerveux & un pinceau hardi & ſûr. La mort de Caton, par M. Rude, eſt d'un bon ſtile & d'une belle ordonnance.

M. Cramer s'eſt formé par ſes diſpoſitions pour la peinture, ainſi que le Corrège, ſans être ſorti de ſa patrie, & il peut hardiment s'écrier avec lui, Anch'io ſon pittore! C'eſt un peintre charmant, des couleurs harmonieuſes, des teintes fraîches, une touche ſpirituelle, une compoſi-

tion

tion ingénieuſe & gaie caractériſent ſes tableaux. Son genre favori eſt celui-de Teniers, il eſt plus varié que ce peintre l'eſt dans la plûpart des ſes tableaux, d'un choix plus noble, quelquefois comme lui, nimius in veritate. Les petites figures de ſes tableaux ſont traitées avec tant d'eſprit qu'il eſt impoſſible de mieux faire; il deſſine dans le goût de Boucher à s'y tromper. Ses petites pièces de converſation ſont intéreſſantes & expreſſives. Ses perſpectives ſont peintes avec tant d'art qu'elles paraiſſent tout à fait naturelles. Cramer travaille avec beaucoup de ſoins, mais ſes derniers ſoins ſont de les cacher.

Pluſieurs autres Artiſtes Danois, qui exercent leurs talens, ſans être de l'Académie, n'ont pas moins rendu leurs noms célébres.

M.

M. Erichſen qui a fait honneur à ſa Patrie par la réputation qu'il s'eſt acquiſe à la Cour Impériale de St. Petersbourg, & par des ouvrages conſidérables qu'il y a fait, vient d'achever les portraits de la Reine & du Prince Frederic, figure entiere, de grandeur naturelle. On en a beaucoup admiré l'ouvrage, ſur-tout dans la draperie qui eſt d'une vérité étonnante. La ſatin de l'habit de la Reine fait illuſion. Son pinceau eſt moëlleux & agréable & l'on découvre dans ſa maniere une grande pratique qui annonce la quantité d'ouvrages qu'il a faits; ſes contours ſont peut-être un peu trop mous, & ſa carnation tient un peu d'un ton de plâtre.

M. Juel, qui voyage depuis ſix ans dans l'étranger a mérité des éloges par-tout où il a paſſé. Il exprime dans ſes portraits les caractères de ceux qu'il peint, on n'y voit pas ces froides reſſemblances qui ne diſent rien, tout y eſt rendu jusqu'à l'ame & l'eſprit même, & tout y fait ſentir la différence qu'il y a entre l'homme de génie & le ſimple copiſte de la nature. Quand il peint la beauté, il l'accomagne des graces qui lui ſont naturelles; des attitudes prévenantes, des demi-teintes flatteuſes, des ombres ménagées, un ajuſtement délicat & traité avec goût, montrent l'habilité du peintre d'accorder les agrémens du goût avec le feu du génie. Les premiers eſſais de ſon pinceau le diſtin-

ſtinguerent, mais privé des ſecours de l'Académie, il aurait manqué de moyens de voyager & d'aller puiſer à la ſource des arts, s'il n'avait pas eu le bonheur d'intéreſſer au ſort de ſes talens une ſociété de pluſieurs perſonnes, qui reconnurent combien il leur ſerait glorieux un jour d'avoir contribué à former pour leur patrie un artiſte qui méritera ſurement un des premiers rangs parmi les peintres les plus accomplis de ſon temps.

M. Brun, qui a embraſſé la partie des décorations & qui voyage aux fraix du Roi pour l'embelliſſement de nos théatres a juſtifié avant ſon départ les eſpérances que le pnblic fonde ſur ſes

ſes talens, l'accueil qu'on lui a fait à Dresde & à Vienne, n'a rien qui ſurpaſſe l'attente de nos artiſtes ; à ſon égard.

M. Ahron Jacobſen, fils d'un graveur habile, mort depuis peu, a fait de grands progrès dans l'art de graver en pierres fines dans un âge où les talens ne ſont qu'éclore encore & promettent un jour une belle maturité.

Les éleves ſe forment dans toutes les branches des arts. Si l'Académie continue de veiller avec ſoin aux leçons & aux premiers principes qu'on enſeigne dans les claſſes différentes qui la compoſent, ſi elle arrête la marche trop rapide des jeunes gens dont l'humeur

l'humeur impatiente ne donne pas toujours aux premiers élémens du deſſein les ſoins qu'ils exigent, & qui s'empreſſent de paſſer d'une claſſe à l'autre, il n'eſt pas douteux que pluſieurs de ſes éléves l'illuſtreront un jour & marcheront ſur les traces de leurs maîtres. L'Académie pénétrée de reconnaiſſance envers ſon fondateur & honorant ſa mémoire, obſerve réligieuſement ſes loix & retrouve ſes vertus dans les Auguſtes Protecteurs qui aujourd'hui ſe déclarent pour elle, & ſemblent fixer dans le Nord le ſiege du goût & du génie. L'empire que les arts y prennent ſur les hommes va devenir inébranlable, il s'inſinue dans l'eſprit & lui donne une vivacité nouvelle, le commerce des muſes

éclaire

éclaire le public, les charmes des arts adouciſſent les rigueurs du climat même. Si le climat du Nord eſt fait pour des hommes mâles & courageux, la culture des arts ſert à adoucir & à modérer par l'aménité & par les douceurs qui l'accompagnent l'auſtérité qu'il donne aux eſprits. L'induſtrie encouragée & les richeſſes qui naiſſent de tous côtés invitent les hommes à jouir des avantages & des charmes que les arts offrent à l'embelliſſement de la vie. Ce ſont eux qui épurent l'emploi que nous féſons de nos richeſſes, c'eſt à eux de renfermer le luxe dans les bornes du goût & d'une heureuſe jouïſſance, & d'éloigner des moeurs la dépravation qui ſuit ordinairement l'abondance & qui la détruit.

Heu-

Heureux pays! Heureuſe patrie! Tels ſont les biens qui Vous attendent; c'eſt cette félicité, c'eſt cette grandeur que les ſoins de CHRISTIAN & de FREDERIC Vous préparent!



